Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

7ME ANNÉE, NO. 5. BALE (SUISSE) NOVEMBRE 1882. 77ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ :

J.-N. ANDREWS - - - J. ERZENBERGER

PIERRE SCHILD.

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS

Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—

Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

S'Adresser (FRANCO) : M. J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse.)—L'année de ce journal commence au mois de Juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire. —Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Divers.

HISTOIRE DE MAHOMET

—LE—

FAUX PROPHÈTE.

EN DEUX CHAPITRES—CHAPITRE I.

CHRIST dit qu'il était impossible qu'il n'arrivât des scandales, mais il prononça une malédiction sur l'homme par qui le scandale arriverait. Dieu n'a pas jugé bon de s'interposer par miracles pour empêcher qu'il ne s'élevât des séducteurs et des faux prophètes. Il nous a pourtant avertis que l'on devait s'attendre à voir paraître de tels séducteurs, et nous a dit que nous pourrions les reconnaître à leurs fruits.

L'histoire de Mahomet mérite d'être étudiée avec soin, car son œuvre est un chef-d'œuvre de ruse satanique, et son succès est quelque chose de merveilleux, le nombre de ses adhérents étant estimé aujourd'hui à 160,000,000. Le culte des images était devenu général dans les églises catholiques, au temps où Mahomet commença sa carrière, et Dieu semble lui avoir permis de s'élever et de réussir dans ses entreprises comme une verge pour la punition de ce grand péché, car Mahomet abhorrait les images et l'idolâtrie.

Mahomet naquit à la Mecque au mois d'avril de l'an 571 ap. Jésus-Christ. Par ses ancêtres, il appartenait à l'aristocratie de la Mecque, mais la branche dont il descendait était très-appauvrie. Sa mère Aminah était, dit-on, d'un tempérament extrêmement nerveux, et s'imaginait que des esprits lui rendaient visite lorsqu'elle était dans l'assoupissement. Il est probable que Mahomet hérita d'elle sa constitution épileptique, aussi bien que la plupart de ses remarquables facultés mentales. Les auteurs mahométans ont cherché à entourer la naissance de leur prophète d'événements miraculeux. On raconte en conséquence plusieurs contes merveilleux.

On dit entre autres, que sa mère n'éprouva aucune douleur pendant l'enfantement. Aussitôt que l'enfant fut né, il éleva les yeux au ciel en s'écriant: «Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et je suis son prophète.» Cette même nuit, raconte-on avec le même penchant au merveilleux, le feu de Zoroastre qui, gardé par les mages, avait brûlé sans interruption pendant plus de mille ans, fut subitement éteint, et toutes les idoles du monde tombèrent. Le palais du roi de Perse fut secoué par un tremblement de terre, le lac Sava tarit et d'innombrables autres prodiges eurent lieu.

Sa famille (Hashem) appartenait à une tribu distinguée, celle des Koreish, et était gardienne héréditaire de la Kaaba ou temple de la Mecque qui était employé pour le culte païen avant la naissance de Mahomet. Son père Abdallah mourut deux mois après la naissance de Mahomet. Aminah nourrit l'enfant elle-même pendant un certain temps mais elle fut bientôt obligée de le remettre aux soins d'une nourrice auprès de laquelle il demeura cinq ans. Les Mahométans disent que, lorsque la nourrice, qui était la femme d'un berger, montra l'enfant à un devin célèbre, qui était un idolâtre, il s'écria: «Tue cet enfant!» La nourrice arracha l'enfant d'entre ses bras et s'enfuit. Ensuite le devin, s'expliquant, dit à la multitude étonnée: «Je jure par tous les dieux que cet enfant tuera ceux qui sont de notre religion; il détruira vos dieux, il vous vaincra.» Sa nourrice le rendit enfin à sa mère, à cause de ses crises spasmodiques, qu'elle attribua aux mauvais esprits.

Lorsque Mahomet eut six ans, il perdit sa mère, et le pauvre orphelin tomba à la charge de ses parents. Il fut recueilli par son grand'père Abdul-Mutalib qui était alors le grand-prêtre de la Kaaba. Lorsqu'il mourut, l'enfant fut remis aux soins de son oncle Abu-Talib. Le jeune Mahomet fit avec lui, dans sa douzième année, un voyage à travers la Syrie et d'autres contrées et fit la connaissance d'un moine chrétien qui lui prédit sa grandeur future. Dans sa seizième année, il accompagna un autre de ses oncles, Zubeir, dans un voyage de commerce au sud de l'Arabie, et dans sa vingtième année, il l'accompagna à la guerre.

Lorsqu'il eut vingt-cinq ans, il gagna sa vie comme berger, près de la Mecque. Plus tard, il entra au service d'une riche veuve, Kadijah, pour les affaires de laquelle il se rendit au sud de l'Arabie. Suivant d'autres récits, il dut aller aussi en Syrie, où il fit la connaissance de moines chrétiens qui lui donnèrent des informations concernant le christianisme. Mahomet gagna bientôt la confiance de Kadijah à un tel degré qu'elle lui offrit sa main en mariage, ce qu'il accepta, quoiqu'elle fût de beaucoup plus âgée que lui, car elle avait quarante ans et lui un peu plus de vingt-cinq.

Après son mariage, Mahomet quitta les affaires, se jugeant assez riche, et pendant dix ans, s'occupa principalement de sa famille, ayant eu huit enfants de Kadijah, malgré son âge avancé, quatre fils et quatre filles, qui tous moururent jeunes. Mahomet n'était pas un homme instruit—il est même douteux qu'il ait appris à lire et à écrire dans un âge avancé—son éducation ayant été certainement négligée dans sa jeunesse, à cause des circonstances dans lesquelles il se trouva.

Entre la trente-cinquième et la quarantième année de sa vie, Mahomet se rendit fréquemment dans une grotte solitaire d'une montagne voisine nommée Hara, afin de s'adonner entièrement aux contemplations religieuses. Là, pendant ses convulsions spasmodiques, il eut la première vision dans laquelle, comme il le dit, lui apparut l'ange Gabriel; celui-ci lui commanda de répandre les paroles qu'il lui dirait. Mahomet et sa femme furent dans la perplexité quant à la nature de sa mission, quant à savoir si elle venait d'un ange ou d'un mauvais esprit. Il était épileptique et comme tel, considéré comme étant possédé de mauvais esprits. D'abord il crut la même chose; mais graduellement il arriva à la conclusion, confirmée pas ses amis, que les démons n'avaient aucune puissance sur un homme aussi pur et aussi pieux qu'il ne l'était, et il conçut l'idée que, loin d'être sous l'influence de mauvais esprits, il recevait des visites des anges. Les doutes de Mahomet et de sa femme furent dissipés par Waraka, prêtre chrétien, qui était parent de Kadijah et qui leur apprit la manière de décider si c'était un bon ou un mauvais esprit qui communiquait avec Mahomet. L'application de ce moyen les convainquit que c'était un saint ange.

Mahomet avait quarante ans lorsqu'il commença de jouer le rôle de prophète, et ses révélations continuèrent dès lors jusqu'à la fin de sa vie. Mahomet dictait ses prophéties à plusieurs secrétaires que ses adhérents confiaient à leur mémoire, et après sa mort, ces écrits furent réunis en un livre appelé Coran. Au bout de trois ans, il n'avait converti que quatorze personnes, mais parmi celles-ci se trouvait le fougueux, dévot et indomptable Ali, qui fut surnommé plus tard le «Lion de Dieu toujours victorieux», et Abu-Beker, dont le caractère, pour le bon sens, la bienveillance et l'intégrité scrupuleuse, ne contribua pas peu au succès et à l'estime de la nouvelle religion.

La quatrième année de sa mission, pour obéir au commandement exprès du ciel, comme il le disait, il résolut de faire une déclaration publique de sa foi. Le peuple écouta

les préceptes du moraliste, mais quoiqu'il fût sous le charme de son éloquence, très-peu se décidèrent à abandonner les cérémonies qu'ils avaient aimées depuis si longtemps, et à adopter la foi du nouveau prophète. Ils lui demandèrent par des demandes réitérées, de confirmer la divinité de sa mission par des miracles, mais il fit prudemment appel à la vérité interne de sa doctrine, et déclara expressément que les miracles et les signes ne feraient que déprécier le mérite de la foi, et agraveraient le péché des incrédules. Le seul acte miraculeux que Mahomet prétendait avoir accompli, est un voyage nocturne du temple de la Mecque à Jérusalem, et de là à travers les airs, qu'il prétendait avoir parcourus sur un animal imaginaire semblable à un âne, appelé Borak ou éclair.

Les quelques personnes qu'il convertit étaient, pour la plupart, de la plus basse classe, tandis que l'aristocratie s'opposait toujours davantage à cet enthousiaste innovateur. Autrefois ils s'étaient contentés de se moquer de lui et de le tourner en dérision comme sorcier et démoniaque, mais lorsque le nombre des convertis eut graduellement grandi et qu'il parut y avoir du danger que la sainteté de la Mecque ne fût troublée par les partisans de la nouvelle religion, l'aristocratie fit une violente opposition à Mahomet et à ses adhérents, qui osaient appeler leurs anciens dieux idoles, et leurs ancêtres insensés. Beaucoup d'esclaves et d'hommes libérés convertis eurent à subir de terribles punitions et eurent tant à souffrir de la part de leurs parents, qu'ils furent sur se point d'abandonner leur croyance, de sorte que le prophète lui-même conseillait ses adhérents d'émigrer en Abyssinie.

Mahomet lui-même appartenait à l'aristocratie et était protégé par le bras puissant d'Abu-Talib, de sorte qu'il n'avait aucune crainte personnelle. Pourtant, son esprit fut si abattu et la crainte de voir échouer son entreprise fut si grande, qu'il décida d'en appeler encore une fois aux préjugés du peuple, et il alla même si loin qu'il éleva les idoles qu'il avait représentées jusqu'alors comme des riens au rang d'intermédiaires entre Dieu et l'homme—assertion qu'il révoqua pourtant aussitôt, comme une inspiration de Satan.

Plusieurs années s'écoulèrent, pendant lesquelles les choses restèrent ainsi en suspens, quoique Mahomet s'occupât constamment de la propagande de sa nouvelle doctrine. Dans la dixième année de sa mission, il perdit son oncle et protecteur Abu-Talib, qui mourut comme un infidèle, n'ayant jamais cru la doctrine de son neveu. Trois jours après, il perdit aussi sa femme Kadijah, durant la vie de laquelle il n'avait pas pris d'autres femmes. Après sa mort, il en épousa plusieurs, dont neuf lui survécurent.

Il y avait apparemment peu de progrès accompli, lorsqu'il fut tout à coup vigoureusement soutenu par la conversion de plusieurs des plus nobles citoyens, tels que Abu-Obeida, Hamza oncle de Mahomet, Othman et l'austère et inflexible Omar, qui furent successivement gagnés par la modération et l'influence d'Abu-Beker. Le prophète, en mariant la fille unique de ce dernier, Ayesha, se l'était intimement lié.

Cette recrudescence de nouveaux adeptes de la nouvelle foi ranima l'hostilité contre son auteur, et ses ennemis demandèrent alors que Mahomet fût livré entre leurs mains afin de le punir. Les partisans du prophète furent obligés de fuir de la Mecque et se dispersèrent dans le pays.

Les ennemis de Mahomet en vinrent à l'attaquer ouvertement, et il fut résolu formellement et publiquement qu'il serait mis à mort. Afin de partager la responsabilité de sa mort, il fut décidé que l'on choisirait un homme de chaque famille, et qu'au même moment ils plongeraient chacun son épée dans le cœur de la victime. Il ne restait plus à Mahomet qu'à mourir ou à fuir immédiatement.

Au milieu de la nuit, accompagné de son fidèle ami Abu-Beker, il s'enfuit à Yatreb, connu ensuite sous le nom de Médine (Medinat al-nabi) ou la ville du prophète. A une lieue de la Mecque, ces fugitifs s'arrêtèrent, dans la grotte de Thor, et ils demeurèrent cachés pendant quatre jours de ceux qui les poursuivaient depuis la Mecque. Suivant une légende, ceux-ci, après avoir exploré tous les lieux où l'on pouvait se cacher dans les environs, arrivèrent à l'entrée de la grotte. Mais une araignée ayant providentiellement tissé sa toile à l'entrée de la caverne, ses ennemis, pensant qu'il était impossible que Mahomet fût entré là s'en retournèrent de leur poursuite. Peut-être qu'une explication plus probable est que ceux qui le poursuivaient, sachant que les fugitifs devaient se rendre à Médine, ne se seraient jamais doutés qu'ils fussent cachés dans la caverne de Thor, qui est dans une direction toute opposée. Pendant qu'ils étaient dans la grotte, dit la légende, Abu-Beker comparant leur faiblesse à la force de leurs ennemis, dit en tremblant: «Nous ne sommes que deux!» «Non, répliqua Mahomet, il y en a un troisième: c'est Dieu lui-même.» La quatrieme nuit, le prophète et son compagnon quittèrent leur cachette et arrivèrent sains et saufs à Médine, seize jours après leur fuite de la Mecque.

Il y avait beaucoup d'adhérents à la nouvelle cause parmi les habitants de Médine, qui avaient rendu hommage au prophète, pendant qu'il était encore à la Mecque. Il y en avait qui le regardaient comme étant peut-être le Messie attendu par les Juifs. En conséquence, une partie considérable des habitants de Médine étaient remplis d'enthousiasme pour la nouvelle cause. Lorsqu'on apprit que Mahomet approchait, des centaines de personnes se rendirent au-devant du prophète et l'accueillirent en poussant de grands cris de joie, et celui qui, peu de jours auparavant, avait quitté sa ville natale en fugitif, et dont la tête était à prix, entrait alors à Médine bien plus semblable à un roi revenant victorieux de la bataille qu'à un exilé cherchant un lieu de refuge.

L'arrivée de Mahomet à Médine établit la nouvelle foi sur des bases solides, et par conséquent, ce n'est pas sans raison que l'ère des Mahométans commence à la fuite du prophète de la Mecque à Médine, le 15 juillet de l'année 622 ap. J.-C. Les Mahométans calculent les années depuis cette date, appelée par eux l'Egire ou fuite du prophète.

EXEMPLE DE TACT.

L'ANECDOTE suivante, sur le fondateur de l'église méthodiste n'a pas encore, croyons-nous, été publiée. Elle nous est parvenue d'une source digne de confiance, et elle démontre d'une manière bien remarquable le tact s'unissant à la piété dans cet homme éminent. Quoique Wesley, comme les apôtres, trouvait que sa prédication n'affectait pas grandement les puissants et les nobles, il compta pourtant quelques familles riches parmi ses disciples. Ce fut chez l'un d'eux qu'eut lieu l'incident rapporté ici.

Wesley venait de prêcher, et la fille d'un homme riche du voisinage, d'une beauté remarquable avait été profondément impressionnée par ses exhortations. Après le sermon, Wesley fut invité à dîner dans la maison de son père, et on invita avec lui un pasteur de la congrégation. Ce ministre, comme beaucoup d'autres à cette époque, était un homme de mœurs simples et connaissant peu les manières de la bonne société. La belle jeune méthodiste était assise à côté de lui à table, et il remarqua qu'elle portait plusieurs bagues.

Pendant une pause dans le repas, il s'empara de la main de la jeune demoiselle et, l'élevant en l'air, il attira l'attention de Wesley sur les joyaux étincelants. «Que pensez-vous de cela, Monsieur, dit-il, pour une main méthodiste?» La jeune fille devint pourpre. Pour Wesley, dont l'aversion pour la parure était bien connue et déclarée, la question était des plus embarrassantes.

Mais le vieil évangéliste montra un tact que Chesterfield aurait pu envier. Il regarda la jeune fille avec un sourire tranquille et bienveillant et dit simplement: «La main est très-jolie.» La jeune beauté s'était attendue à toute autre chose qu'à un reproche enveloppé dans un tel compliment. Elle eut le bon sens de ne rien dire; mais lorsque, quelques heures plus tard, elle reparut en présence de Wesley, la jolie main était dépourvue de tous ses ornements, sauf ceux que la nature lui avait donnés.—*Extrait*

TREMBLEMENTS DE TERRE.

L'ABIME EMBRASÉ.

PAR M. D.-T. TAYLOR.

> Car le feu s'est embrasé dans ma colère; il a brûlé jusqu'au fond des plus bas lieux. Deut. 32 : 22.

LES propriétés particulières de la structure physique de la terre qui occasionnent des tremblements de terre et qui amèneront la destruction finale du globe sont présentées clairement et distinctement dans les Ecritures Saintes. Le premier et principal élément est le feu qui semble être emmagasiné dans les cavités intérieures de la terre. Ce fait est aussi clairement enseigné par la Bible, qu'il ne l'était par Platon, ou dans les meilleurs ouvrages de géologie qui existent. Le prof. Hitchcock dit que «ce cri de feu retentit depuis les premiers âges du monde.» Le Dr. Burnet prouve que cette vérité solennelle, ce fait prodigieux, a été la croyance de tous les anciens païens et de l'Eglise primitive. Telle est aussi la voix des Saintes Ecritures, comme on l'a déjà montré dans l'apparition des tremblements de terre. La cause première de cette combustion et catastrophe finale est attribuée, non au hasard, ni au développement de forces chimiques secondaires, latentes ou actives seulement, mais à Dieu. C'est ainsi que Moïse dit: «Le feu s'est embrasé dans ma colère; il a brûlé jusqu'au fond des plus bas lieux [*sheol*], il a dévoré la terre et son fruit, et il a embrasé les fondements des montagnes.» Ou, comme nous lisons dans la Bible de Segond:

> «Car le feu de ma colère s'est allumé.
> Et il brûlera jusqu'au fond du séjour des morts;
> Il dévorera la terre et ses produits,
> Il embrasera les fondements des montagnes.»

Dans la Bible des Septante, on lit «au plus profond du *Hades*.» Les Hébreux comprenaient par le plus profond de *Sheol* ou *Hades* les parties profondes du sol ou terre, les cavités ou passages cachés dans l'intérieur du globe. Dans cet ancien et remarquable récit de Moïse, écrit il y a plus de trois mille quatre cents ans, il nous est dit expressément: 1. Que la terre renferme du feu; 2. que Dieu alluma ce feu ou permit qu'il fût

allumé; 3. qu'il a fait cela comme un signe de sa juste colère contre la race pécheresse et rebelle qui habite sur la surface de la terre; 4. que ces feux sont au profond de la terre, autour et au-dessous des fondements des montagnes qu'ils consument en produisant des actions volcaniques; 5. que, par un effet continuel de combustion, ce feu intérieur dévorera les fondements du globe, qu'un jour toutes les œuvres des hommes et tout l'ouvrage de la nature elle-même seront dissous par les flammes. Il n'y a rien de plus clair dans toute la Bible.

Le livre de Job, que quelques-uns considèrent comme plus ancien que les livres de Moïse, confirme la même doctrine. C'est ainsi qu'il est dit: «C'est de la terre que sort le pain, et au-dessous, elle est renversée comme par le feu.» Dans la traduction de Job par Fry, on lit: «Même les couches inférieures de la terre sont bouleversées comme si elles étaient du feu» (Job 28:5); tandis que dans l'ancienne version caldéenne, en paraphrase, ces paroles sont traduites ainsi: «La terre, d'où procède le pain, et sous laquelle est la Géhenne», c.-à-d. l'Enfer. A cet égard le Dr. Clark fait observer que «la version caldéenne le rend conformément à une très-ancienne opinion qui supposait que le centre de la terre était une immense masse de feu, et le lieu appelé enfer». Ce passage enseigne, sans doute, la doctrine géologique admise de l'existence de grands feux intérieurs au centre même de la terre.

Observez aussi le langage prophétique de David, lorsqu'il dit: «Les montagnes se fondent comme de la cire, à cause de la présence de l'Eternel, à cause de la présence du Seigneur de toute la terre.» Ps. 97:5. «Il a fait entendre son tonnerre et la *terre s'est fondue.*» Ps. 46:7. De nouveau, Esaïe dit en priant: «Oh si tu ouvrais les cieux, et si tu descendais, les montagnes s'écrouleraient de devant toi, comme si elles se fondaient au feu et comme le feu fait bouillir l'eau» (Esa. 64:1, 2), comme s'il désirait que Dieu apparût dans sa grandeur pour prouver aux nations des méchants qu'il est le seul Dieu. Ceci ne se rapporte-t-il pas aussi à l'ère de conflagration décrite par le prophète qui dit: «Car voici, un jour vient, embrasé comme une fournaise; et tous les orgueilleux et tous ceux qui commettent la méchanceté seront comme du chaume.» Mal. 4:1. Cette étonnante prédiction d'Esaïe où il dit que: «L'*imprécation* du serment a dévoré le pays,» (Esa. 24:6) ne se rapporte-t-elle pas au même événement, comme si la malédiction originelle prononcée contre la terre à cause de l'homme, commençant à la surface dût atteindre finalement le centre de la terre et la briser et la dévorer par un feu consumant?

Dans le Nouveau Testament, tous ces enseignements sont répétés et résumés, et cette doctrine est établie hors de toute discussion et de doute, au troisième chapitre de la seconde épître de Pierre, où il écrit: «Mais les cieux et la terre d'à présent sont gardés par la même parole, et réservés pour le feu, au jour du Jugement et de la destruction des hommes impies.» 2 Pier. 3:7.

En parfait accord avec Moïse, Pierre représente ici le globe comme un grand réservoir dans lequel les éléments de feu sont amassés. L'air et la terre abondent en feu caché. Dans le dixième verset, l'apôtre continue son sujet et prédit que les éléments—l'atmosphère et la terre— se dissoudront, le tout accompagné d'un bruit effroyable de tempête et d'une chaleur ardente. Les éléments ne seront que défaits ou fondus, mais les œuvres des hommes et les produits de la terre, comme le décrit Esaïe, seront brûlés et totalement consumés.

Combien la contemplation de cette crise terrible est solennelle! C'est le grand jour du Seigneur! Mais avant cette crise et pendant les derniers jours, il y aura des symptômes de décadence, une agonie qui présagera l'immense ruine; car les cieux, l'atmosphère et la terre «vieilliront tous comme un vêtement, tu les changeras et ils seront changés» (Esa. 51:6; Ps. 102:27), ou «tu les changeras comme un habit et ils seront changés.» Oui, changés! Ce qui est vieux, usé et impropre au service sera renouvelé, car celui qui est assis sur le trône dit: «Voici, je fais toutes choses nouvelles.» Apoc. 21:5. La destinée de la création n'est pas d'être annulée, mais dissoute et purifiée, et l'Eglise de Christ attend, «selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite.»

LA DERNIÈRE CONVULSION.

> Encore une fois j'ébranlerai non-seulement la terre, mais aussi le ciel. Héb. 12:26.

POURSUIVANT notre sujet, nous appelons l'attention sur ce grand bouleversement de notre globe, avec toutes ses îles, ses montagnes et ses habitants, prédit dans de nombreux endroits de la Bible, devant avoir lieu vers la fin du monde, en rapport avec la venue du Fils de l'homme.

Le psalmiste parle de son dernier et visible avénement en feu consumant, lorsqu'il dit prophétiquement: «Les éclairs brillent par tout le monde, et la terre tremble» «à cause de la présence de l'Eternel.» Ps. 97:4, 5. «Terre, tremble pour la présence du Seigneur.» Ps. 114:7. Dans Esaïe nous avons par des paroles très-fortes la prédiction que les hommes (les méchants), «entreront dans les cavernes des rochers, et dans les trous de la terre, à cause de la frayeur qu'ils auront de l'Eternel, et à cause de la gloire de sa majesté, quand il se lèvera pour frapper la terre.» Esa. 2:19.

Dans le 24me chapitre d'Esaïe, nous avons une des plus remarquables prophéties des convulsions que la terre éprouvera au grand jour. Ici, le mot *eh-rets* traduit par «pays» et «terre» est employé seize fois dans les versets 1, 3, 4, 5, 6, 11, 13, 16, 17, 18, 19 et 20. Il nous est dit ici dans le langage le plus expressif et le plus solennel—langage qui ne peut être amoindri pour s'appliquer au simple jugement de la nation juive, ni limité au sol de la Palestine, comme beaucoup de commentateurs semblent l'imaginer, mais qui doit prendre une signification plus étendue, à moins de tordre tout le chapitre—que la terre sur laquelle nous habitons doit être un jour vidée, pillée, bouleversée et gâtée; qu'à cause de l'iniquité de ses habitants, la malédiction la dévorera, et les habitants de la terre seront brûlés; et que lorsque ce jour arrivera,—comme le dit St.-Pierre subséquemment—il sera signalé par de terribles convulsions—la terre sera froissée, entièrement écrasée, entièrement remuée de sa place, et ses piliers et ses fondements seront secoués jusqu'à ce qu'elle «chancellera entièrement, comme un homme ivre.» Le géologue chrétien trouvera dans cette partie de la prophétie d'Esaïe un rare et merveilleux champ ouvert à son investigation.

Nous apprenons aussi par Joël qu'au dernier jour «les cieux [ou l'atmosphère] et la terre *seront ébranlés*», tandis que le prophète Aggée déclare: «Encore une fois, et ce sera dans peu de temps, j'ébranlerai les cieux et la terre et la mer et le sec; et j'ébranlerai toutes les nations, et le Désiré de toutes les nations viendra.» Aggée 2:2, 7, (Lausanne). Ceci est ainsi expliqué par l'apôtre St.-Paul: «Or, ces mots, encore une fois, marque l'abolition des choses muables, comme ayant été faites, afin que celles qui sont immuables demeurent toujours.» Héb. 12:27. Tout cela correspond à la prédiction de Pierre que «les cieux passeront avec le bruit d'une effroyable tempête, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre sera entièrement brûlée avec tout ce qu'elle contient.»

Dans l'Apocalypse aussi, quoique dans quelques endroits le mot grec *seismos* (traduit partout «tremblement de terre») représente des troubles politiques et des révolutions, pourtant dans les exemples suivants ce mot peut se rapporter à une convulsion réelle ou tremblement de notre globe lui-même.

Ainsi, en réponse à la prière de toute l'Eglise militante, Dieu répond comme il répondit à Elie, par le feu du ciel tombant sur la terre, sur quoi il se forme «des voix, des tonnerres, des éclairs et un tremblement de terre.» Apoc. 8:5. De nouveau, au son de la trompette du septième ange, nous voyons de semblables phénomènes atmosphériques arriver, et un *tremblement de terre* et une grosse grêle. Apoc. 11:19. Et de nouveau, lorsque la septième ou dernière plaie fut versée dans l'air—les cieux atmosphériques qui doivent être ébranlés—«il y eut un si grand tremblement de terre qu'il n'y en eut jamais de pareil depuis qu'il y a eu des hommes sur la terre» (Apoc. 16:18), ce qui rappelle la convulsion gigantesque et extraordinaire du globe entier, prédite par le prophète Esaïe. Dans tous les passages cités, le mot grec *seismos* est employé, et il dénote «une secousse, un choc, et spécialement un tremblement de terre.»

Nous voyons donc que cette doctrine d'une terrible et finale convulsion du globe n'est pas nouvelle; elle se trouve dans tous les écrits des anciens prophètes et se chante aussi dans les hymnes sacrées de l'Eglise de Dieu.

CROITRE DANS LA GRACE.

PAR MME. E. G. WHITE.

Nous ne pourrons jamais voir notre Seigneur, si nos cœurs ne sont pas purifiés. Nous devons porter la parfaite image de Christ. Chacune de nos pensées doit être amenée captive à la volonté de Christ, comme cela est exprimé par le grand apôtre; nous devons «parvenir à la mesure de la stature parfaite de Christ.» Nous n'atteindrons jamais cet état, sans les plus sérieux efforts. Nous devons lutter journellement contre le mal du dehors et le péché du dedans, si nous voulons atteindre à la perfection du caractère chrétien.

Ceux qui s'occupent à cela verront qu'il y a tant de choses à corriger en eux, ils emploieront tant de moments à prier et à comparer leur caractère avec le grand modèle que Dieu a donné, la loi divine, qu'ils n'auront pas le temps de commenter des fautes et d'en causer, ou de diffamer le caractère des autres. Le sentiment de nos propres imperfections doit nous amener à l'humilité et à une crainte sérieuse d'être exclus de la vie éternelle.

Ces paroles de l'Ecriture devraient être gravées dans tous les cœurs: «Examinez-vous vous-mêmes, pour voir si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes; ne reconnaissez-vous pas vous-mêmes que Jésus-Christ est en vous? à moins que peut-être vous ne fussiez éprouvés.» Si ceux qui professent d'être les enfants de Dieu voulaient se débarrasser de la complaisance qu'ils ont

pour eux-mêmes et de leurs fausses idées de ce qui constitue un vrai chrétien, plusieurs de ceux qui pensent être sur le chemin du ciel reconnaîtraient qu'ils sont dans une voie de perdition. Beaucoup de soi-disant chrétiens, trembleraient comme la feuille d'arbre pendant la tempête, si leurs yeux pouvaient être ouverts pour reconnaître ce que la vie spirituelle est en réalité. Puissent ceux qui s'endorment dans une fausse sécurité se réveiller et voir la différence qui existe entre leur profession de foi et leur conduite de chaque jour.

Pour être de vivants chrétiens, nous devons être en rapport constant avec Christ. Le vrai croyant peut dire, «je sais que mon Rédempteur est vivant.» Cette communion vivante avec notre Sauveur enlèvera tout désir de plaisirs terrestres et sensuels. Tout ce qui est en nous, l'esprit, l'âme et le corps devrait être consacré à Dieu. Lorsque les affections sont sanctifiées, nos obligations envers Dieu prennent la première place et toutes les autres choses viennent en second. Pour avoir un amour de Dieu continuel, et toujours croissant, et une perception claire de son caractère et de ses attributs, nous devons garder l'œil de la foi continuellement fixé sur lui. Christ est la vie de l'âme. Nous devons être en lui et lui en nous, sans quoi nous sommes des sarments secs.

Nous devons toujours penser à Dieu. Nous devons sans cesse nous entretenir avec lui, pendant que nous allons çà et là, et pendant que nos mains sont occupées au travail. Dans tous les projets et les poursuites de la vie, nous devons nous demander: Qu'est-ce que le Seigneur veut que je fasse? Comment plairai-je à Celui qui a donné sa vie pour moi? Ainsi, nous pouvons marcher avec Dieu comme le fit autrefois Hénoc, et nous pouvons recevoir le témoignage qu'il a reçu, d'être agréable à Dieu.

Comprendre Dieu et jouir de sa communion, est ce qu'il y a de plus digne des efforts de l'homme. Ceci ne peut être atteint que lorsque nos affections sont sanctifiées et ennoblies par la grâce de Dieu. Personne ne connait le Père sinon le Fils, et celui auquel le Fils le fera connaître. «Car Dieu était en Christ réconciliant le monde avec soi.» En Christ paraît la plénitude de la gloire du Père, l'image empreinte de sa personne. Notre Sauveur dit: «Celui qui m'a vu a vu le Père.» En Christ est la vie de l'âme. Dans les aspirations de nos cœurs pour lui, dans les élans sincères et affectionnés de l'âme recherchant à lui être semblable, dans nos poursuites ardentes vers sa gloire, nous trouvons la vie. Dans sa communion, nous trouvons le pain du ciel.

Lorsque nous permettons que les objets de peu d'importance absorbent notre attention pour oublier Christ, nous nous détournons de lui pour adopter une autre compagnie; nous mettons le pied sur un chemin qui conduit loin de Dieu et du ciel. Christ doit être l'objet principal de nos affections, et alors nous vivrons en lui, alors nous aurons son esprit et nous suivrons son exemple.

Si nous voulons marcher dans la lumière, nous devons suivre Jésus, la lumière de la vie. Qu'est-ce qui constitue la splendeur du ciel? En quoi consistera le bonheur des rachetés? C'est que Christ sera tout en tous. Avec un ravissement inexprimable, ils contempleront l'Agneau de Dieu. Ils feront éclater leurs chants de louange et d'adoration pour Celui qu'ils auront aimé et adoré ici-bas. Ils apprennent ce chant et commencent à le chanter sur la terre. Ils apprennent à mettre leur confiance en Jésus, pendant que leurs caractères se forment pour le ciel. Leurs cœurs se mettent d'accord avec sa volonté déjà ici-bas. Leur joie en Christ sera proportionnée à l'amour et à la confiance qu'ils apprennent à mettre en lui ici-bas.

Un chrétien vivant cultive la reconnaissance du cœur. Il repasse sérieusement et avec émotion les bénédictions de la vie et les précieux résultats de toutes ses afflictions. Il se rappelle chaque occasion où la main de Christ l'a délivré de l'ennemi. Le grand amour de Jésus, le sacrifice infini qu'il fit pour la rédemption de l'homme est un thème incessant de gratitude et de louange.

Ceux qui se placent aux pieds de Jésus pour recevoir instruction, imiteront certainement son exemple dans leur conduite et leurs conversations. Leur vie spirituelle est soutenue par une secrète communion avec Dieu. Leur expérience est marquée bien moins par le mouvement et l'excitation que par une joie soumise et respectueuse. Leur amour pour Christ est paisible et tranquille, quoique donnant une direction à toute la vie. La lumière et l'amour d'un Sauveur se révèlent dans chacune de leurs paroles et dans chacun de leurs actes. Les troubles extérieurs ne peuvent atteindre notre vie, lorsque nous vivons par la foi au Fils de Dieu. On éprouve les joies les plus riches et les plus pures lorsqu'on fait de Christ l'objet de ses pensées et de ses entretiens.

La vie de l'âme ne peut être soutenue que par un exercice convenable des affections vers le ciel, vers Christ et vers Dieu. La repentance et la foi en Christ, pour obtenir le pardon des péchés, sont des choses essentielles, mais ce n'est pas tout ce qui est exigé. «Celui qui croit au Fils a la vie éternelle.» «C'est ici la vie éternelle de connaître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ»—de le connaître par la foi, de le recevoir dans nos affections. Pour accepter Christ comme notre Sauveur, nous devons le considérer dans son œuvre de propitiation, et croire qu'il peut et désire faire ce qu'il a promis. Mais alors la vie du chrétien n'a fait que commencer. Il doit, comme il l'est exhorté par l'apôtre, «tendre vers la perfection.» Il doit amener chaque pensée captive à l'obéissance de Christ. Si nous croyons en Jésus, nous aimerons à penser à lui, nous aimerons à parler de lui, nous aimerons à le prier. Il sera le premier dans nos affections. Nous aimerons ce que Christ aime et nous haïrons ce que Christ hait.

J'ai une grande angoisse d'esprit, lorsque je pense que tant de personnes qui sont éclairées et ont une grande connaissance des vérités bibliques, et dont quelques-unes mêmes ont pris sur elles la responsabilité de présenter ces vérités aux autres, ont pourtant si peu d'amour pour Jésus dans leur propre cœur. Semblables aux docteurs de la loi que Jésus reprend, ils enseignent et ne font pas. Ce sont des sarments stériles. Une simple profession de piété a bien peu de valeur. Une foi nominale et théorique de la vérité n'est d'aucun prix. Les démons croient aussi, et ils en tremblent.

Nous devons avoir cette foi agissant par la charité et purifiant l'âme. Notre expérience dans les choses spirituelles doit être plus profonde et doit s'étendre davantage. Nous avons chaque jour besoin de force, et nous pouvons l'obtenir par une communion continuelle avec Dieu. La vie du chrétien ne doit jamais être stationnaire; elle est et doit être progressive. Notre amour pour Christ doit devenir toujours plus fort. Si le cœur est consacré à Jésus, son amour pour les amis terrestres et les biens de ce monde est subordonné à l'amour de Dieu. A mesure que, par la foi, nous buvons à la source des eaux vives, notre joie et notre paix augmentent. Puissions-nous être plus confiants, plus fermes et plus vrais, afin que Christ n'ait pas honte de nous appeler ses frères! Frère, sœur, votre âme est-elle remplie de l'amour de Dieu? Plusieurs d'entre-vous ont une vague perception de l'excellence de Christ, et votre âme tressaille de joie. Vous désirez sentir et comprendre plus complétement l'amour du Sauveur. Vous désirez l'entourer plus fortement de vos affections. Vous n'êtes pas satisfaits, mais ne désespérez point. Donnez à Jésus le meilleur de votre cœur et vos affections les plus saintes. Conservez chaque rayon de lumière. Encouragez chaque soupir de l'âme après Dieu. Appliquez-vous à cultiver les pensées spirituelles et saintes. Hâtez-vous d'obtenir l'assurance que vous aurez une place dans ces demeures que Christ est allé préparer pour tous ceux qui l'aiment. Le jour est bientôt passé, la nuit est approchée. Hâtez-vous de mûrir pour le ciel.

C'est une œuvre grande et solennelle de se préparer à entrer dans la société d'êtres purs et saints. La Parole de Dieu nous presente le modèle auquel nous devons conformer notre vie et notre caractère. Nous pouvons suivre quelque autre modèle qui serait plus d'accord avec notre propre cœur, mais nous ne pourrons jamais gagner ainsi l'approbation divine. Ce n'est qu'en nous conformant à la Parole de Dieu que nous pouvons espérer arriver à «la mesure de la statue parfaite de Christ.» Mais nous devons faire cela, ou nous n'entrerons jamais au ciel. Sans la pureté et la sainteté du cœur, nous ne pouvons gagner la couronne de la vie immortelle.

Plusieurs de ceux qui devraient enseigner ont à peine appris l'alphabet de la vie chrétienne. Ils ont constamment besoin que quelqu'un les enseigne. Ils ne croissent pas en sainteté, en foi, en espérance, en joie et en reconnaissance. Christ a ouvert la voie à un prix infini, afin que nous puissions vivre d'une vie chrétienne. Il nous a dit justement ce que cette vie doit être: constante, droite, semblable à celle de Christ, pour qu'à la fin, nous puissions dire avec Paul: «J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi.» C'était par la foi en Christ que le grand apôtre conservait la droiture et la justice dans sa conduite. Il souffrait l'opposition, l'insulte, la persécution et l'emprisonnement avec une fermeté et une douceur que Christ seul pouvait communiquer. Nos obligations ne sont pas moins grandes que les siennes. Nous avons de grands priviléges. Une grande lumière a lui sur nous, mais elle se changera en ténèbres pour ceux qui refusent de marcher à sa clarté.

En nous mesurant d'après la Bible, nous n'aurons point une opinion élevée de notre propre bonté ou grandeur. Les vérités de l'Evangile et les enseignements du St.-Esprit produiront en nous l'humiliation, la haine du péché et la connaissance de soi-même. Mais le désir de la sainteté du cœur et de la pureté de la vie ne nous mettra pas en possession de ces bénédictions. Gémir sur ses besoins ne les satisfera pas. Il y a bien des larmes indolentes et hypocrites, des soupirs et des cris qui n'apportent jamais à l'âme un rayon d'une lumière consolante, une manifestation de l'approbation de Christ.

Il nous en coûtera quelque chose pour acquérir une expérience chrétienne, et développer un caractère vrai et noble. Cela demande des sacrifices et de sérieux efforts, et c'est pourquoi il y a tant de chrétiens qui sont stationnaires. Ils ne vont point à la grande source de la sagesse, parce qu'ils tremblent devant la lutte, les sacrifices et les

inconvénients. Ils désirent avoir une justice qui soit placée sur eux comme un vêtement. Mais la foule des rachetés en vêtements blancs est composée de ceux qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. Christ a présenté la chose telle qu'elle est: «Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car plusieurs chercheront à y entrer et ils ne le pourront.»

Nous avons chacun une œuvre journalière à accomplir: corriger les défauts naturels de notre caractère et cultiver les grâces chrétiennes. Ce n'est que par l'accomplissement de cette œuvre que nous pourrons avoir part à la récompense des justes. Christ dit: «Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi-même j'ai vaincu et je suis assis avec mon Père sur son trône.»

UNE CONVERSATION

CONCERNANT

LA DESTINÉE DE L'HOMME.

VINGT-TROISIÈME SOIRÉE.

LE FEU QUI NE S'ÉTEINT POINT.

MINISTRE.—Nous avons appris que la punition des méchants n'aura pas lieu avant le jour du Jugement; nous avons aussi appris que lorsqu'ils seront punis, ils posséderont âme et corps, de sorte que leur punition ne pourra être infligée qu'après la résurrection de condamnation. Nous avons aussi appris que leur punition sera infligée par le moyen du feu, et que la conflagration de la terre, au jour du Jugement, constituera l'étang de feu où cette punition sera infligée. Mais nous devons rechercher maintenant si les injustes vivront pendant des âges infini dans le feu, ou si le feu les consumera réellement.

VISITEUR.—C'est une question d'une importance très-grande. Les méchants sont-ils jetés dans le feu afin d'être conservés, ou pour être consumés?

MIN.—La punition des méchants dans l'étang de feu sera quelque chose de terrible. Mais nous avons appris deux faits qui nous aideront à décider cette question. 1. Que la vie éternelle ne doit être accordée qu'aux justes, de sorte que les injustes ne pourront vivre éternellement. 2. Que l'étang de feu sera formé par l'embrasement de notre terre. Mais après que notre terre aura été entièrement dissoute par le terrible feu du dernier jour, Dieu formera la nouvelle terre des éléments qui composaient la première terre, et les méchants seront comme de la cendre sous les pieds des justes.

VIS.—Mais il y a huit déclarations dans la Bible où il est dit que le feu dans lequel les méchants seront jetés ne sera jamais éteint. Ainsi Jean dit que la balle sera brûlée au feu qui ne s'éteint point. Mat. 3 : 12; Luc 3 : 17. Et dans Marc 9 : 43–48, Christ dit cinq fois que le feu de la géhenne ne s'éteindra pas. Esaïe affirme aussi le même fait. Esa. 66 : 24.

MIN.—On reconnaîtra que ces déclarations sont vraies à la lettre. Le feu de la géhenne ne peut être éteint. Mais cela ne signifie pas que ce feu brûlera éternellement, mais qu'il brûlera jusqu'à ce qu'il ait consumé toutes les choses qui sont devenues sa proie. La balle qui est jetée dans le feu qui ne s'éteint point, n'y est point jetée pour être conservée, mais consumée. Mat. 3 : 12; Luc 3 : 17. Si le feu devait être éteint, quelque partie de la balle échapperait à la destruction; mais Jean dit qu'elle sera entièrement consumée dans le feu qui ne s'éteint point. Luc 3 : 17.

VIS.—Pouvez-vous me présenter un exemple qui explique ce que vous avez dit concernant le feu qui ne pourra être éteint?

MIN.—Treize ans avant que Nébucadnetsar détruisit Jérusalem, Dieu dit aux Juifs que s'ils observaient le Sabbat, leur ville serait habitée à toujours. Jér. 17 : 20–26. Mais s'ils refusaient de faire cela, Dieu dit: «Je mettrai le feu à ses portes, et il consumera les palais de Jérusalem, et ne sera point éteint.» Vers. 27.

Nous savons que les Juifs n'écoutèrent pas cet avertissement, et que Dieu accomplit sa parole en brûlant leur ville. Ainsi, il est écrit que le capitaine de la garde qui servait le roi de Babylone, «brûla la maison de l'Eternel et la maison royale, et toutes les maisons de Jérusalem, et mit le feu dans toutes les maisons des grands.» Jér. 52 : 12, 13. Jérusalem fut brûlée par un feu que Dieu dit ne devoir point être éteint. Ce feu brûle-t-il encore? Point du tout. Lorsque ce feu eut brûlé toutes les maisons de Jérusalem, il cessa son œuvre de destruction, parce qu'il n'y avait plus rien à détruire.

VIS.—Mais si le feu qui ne s'éteint point et qui dévore les méchants est le feu qui brûlera notre vaste globe, il doit s'écouler un long espace de temps pendant lequel ce feu dissoudra les éléments jusqu'au centre même de la terre. 2 Pier. 3 : 7–13.

MIN.—Cette conclusion est raisonnable, et elle montre quel sens profond renferme le terrible avertissement de notre Seigneur dans Marc 9 : 43–48.

VIS.—Avons-nous quelque passage dans la Bible qui représente la terre comme étant brûlée au feu qui ne s'éteint point?

MIN.—Dans Esaïe 34, ceci est présenté de la manière la plus impressive. La prophétie n'est point limitée à une nation, mais elle s'adresse expressément à tous les habitants de la terre. Versets 1, 2. Mais la terre est désignée sous le nom d'Idumée ou Edom, parce que Esaü ou Edom ne s'intéressait qu'au monde actuel, tandis que son frère Jacob ou Israël s'intéressait avant tout au monde à venir.

VIS.—Voulez-vous alors expliquer brièvement ce chapitre?

MIN.—Les prédictions de ce chapitre renferment plusieurs des événements les plus importants des derniers temps et du grand jour du Jugement, mais elles ne sont pas données dans un ordre chronologique, car Esaïe n'est pas semblable à Daniel, et ne suit pas l'ordre exact du temps dans ses prédictions. Le chapitre commence par avertir solennellement tous les habitants de la terre, de prêter attention. Vers. 1, 2. Puis il prédit la bataille du grand jour du Dieu Tout-Puissant qui est intimement liée au second avénement de Christ. Comp. les vers. 1–3, 5–7, avec Apoc. 19 : 11–21; Esa. 63 : 1–4; Jér. 25 : 30–33. Ensuite nous avons les signes des derniers jours au verset 4, comme dans Apoc. 6 : 12–14. Après ceci, nous voyons l'embrasement de la terre par le feu que Dieu fit descendre du ciel, après la résurrection des injustes à la fin des mille ans. Vers. 8–10; Apoc. 20 : 9, 10; 14 : 10, 11. Ensuite vient la désolation de la terre durant les mille ans, résultant des sept dernières plaies. Vers. 11–17; Apoc. 16. Si le prophète avait suivi l'ordre des événements, il aurait placé cette état de désolation immédiatement après la grande bataille du dernier jour, et avant l'embrasement de la terre. Au chapitre 35, il décrit la nouvelle création qui devait succéder au feu qui ne s'éteint pas du chap. 34 : 9, 10.

VIS.—Voulez-vous montrer la relation qui existe entre ce récit de la grande conflagration et celui donné par St.-Pierre et St.-Jean?

MIN.—Notre terre est composée de trois sortes de substances. 1. Celles qui sont combustibles, comme le charbon et l'huile minérale. 2. Celles qui sont incombustibles, comme le sol et les rochers. 3. Celles qui éteignent le feu, comme l'eau.

Le feu qui brûle notre terre est le feu qui causera la perdition des injustes. 2 Pier. 3 : 7; Apoc. 20 : 9. Ce feu fut préparé pour le diable et ses anges. Mat 25 : 41. Il aura le pouvoir de consumer l'eau comme si c'était de la poix, et la poussière de la terre sera comme du soufre et de la poix brûlante. Esa. 34 : 9. Ce feu ne sera point éteint, ni jour ni nuit, car c'est le terrible feu dont il est parlé dans Esaïe 66 : 24; Mat. 3 : 12; Marc 9 : 43–48; Luc 3 : 17. Il dévorera la terre, de sorte que, comme le dit Pierre, les éléments seront fondus par l'ardeur du feu, et formeront l'étang de feu dont parle St.-Jean. 2 Pierre 3 : 8–12; Apoc. 20 : 9, 10, 14, 15; 21 : 8.

VIS.—Si tous les éléments de notre terre deviennent combustibles, le feu ne cessera point qu'il n'ait brûlé jusqu'au centre de la terre. Deut. 32 : 22. Je ne puis nier que ce sera le feu qui ne s'éteint point, dans lequel les méchants trouveront leur punition.

MIN.—Nous ne pouvons nous faire une juste idée de cette terrible fournaise de feu. Il ne peut y avoir de doute qu'une longue période sera nécessaire pour que l'action du feu pénètre jusqu'aux fondements de la terre et en dissolve tous les éléments. Esaïe dit que la poussière deviendra du soufre et ne sera point éteint, ni nuit, ni jour, et que sa fumée montera à jamais. Esa. 34 : 9, 10. St.-Jean parle de la punition des méchants dans le même feu, et dit qu'ils seront tourmentés dans le feu et dans le soufre, et que la fumée de leur tourment montera aux siècles des siècles, et qu'ils n'auront de repos ni jour ni nuit. Apoc. 14 : 10, 11; 19 : 3. Ces paroles de Jean sont empruntées d'Esaïe, et elles indiquent que la punition des méchants et la conflagration de la terre seront de même durée et accomplies par le même feu.

VIS.—Je suis profondément impressionné par ces faits; pourtant je désire que vous parliez de la déclaration que la fumée de la terre, lorsqu'elle brûle, et la fumée des méchants, lorsqu'ils souffrent dans ce feu, montent l'une et l'autre aux siècles des siècles.

MIN.—L'ascension de la fumée indique que le feu consume ce qui est devenu sa proie, et que cette consommation continue aura pour résultat la destruction complète de ceux qui souffrent cette punition. L'Esprit de Dieu a indiqué ce fait en disant: «Mais les méchants périront et les ennemis de l'Eternel seront consumés comme la graisse des agneaux; *ils s'en iront en fumée.*» Ps. 37 : 20. Mais il y a un autre fait qui ne laisse place à aucun doute respectivement au résultat final de ce feu. La nouvelle terre doit être formée des cendres de la terre qui existe maintenant, et lorsque les justes hériteront cette nouvelle création, les cendres des injustes seront sous leurs pieds.

VIS.—Je désire que vous rendiez cela très-compréhensible.

MIN.—St.-Pierre place la nouvelle terre après la conflagration de la terre d'à présent comme il place la terre d'à présent après celle qui existait avant le déluge. 2 Pier. 3 : 5–7, 10–13. St.-Jean, de la même manière, montre que Dieu fait descendre le feu du ciel sur la terre, et que ce feu forme l'étang de feu; et après cet étang de feu, il voit la nouvelle terre. Apoc. 20 : 9, 10, 14, 15; 21 : 1. Esaïe, au chapitre 34, représente notre terre consumée par un feu qui ne sera point éteint; et puis au chap. 35, il décrit la nouvelle création ou royaume de

Christ. Malachie parle du grand jour qui brûlera comme une fournaise dans laquelle tous les méchants seront consumés. Alors il représente le peuple de Dieu comme marchant sur leurs cendres, de sorte que les justes auront leur héritage où les injustes auront souffert dans la fournaise de feu. Mal. 4 : 1–3. Enfin, Esaïe rend le témoignage suivant: «Voici, ils sont devenus comme de la paille, le feu les a brûlés; ils ne délivreront point leurs âmes de la violence de la flamme; il ne restera point de charbon pour se chauffer, ni de feu pour s'asseoir devant.» Esa. 47 : 14. Le feu qui ne s'éteint point consumera donc toute chose sur laquelle la malédiction de Dieu s'est arrêtée—la terre et ses coupables habitants—et alors ce feu cessera de brûler, et Dieu créera la nouvelle terre, et la malédiction ne reposera plus sur elle. Apoc. 22 : 1–3.

Vis.—Je ne demande pas d'autre explication concernant le feu qui ne s'éteint point, mais que devons-nous comprendre par «leur ver qui ne meurt point»? Marc 9 : 43–48.

Min.—Nous devons comparer ce passage avec Esa. 66 : 24, d'où il est tiré: «Ils sortiront et verront les corps morts des hommes qui auront prévariqué contre moi; car leur ver ne mourra point, et leur feu ne sera point éteint, et ils seront en abomination à toute chair.» Ce ver doit représenter quelque chose qui, comme le feu, fait sa proie des méchants. C'est un agent de destruction qui durera jusqu'à ce que le pécheur soit consumé. Si cela doit représenter le remords, il signifie que ce remords durera jusqu'à ce que Dieu ait détruit l'âme et le corps dans le feu de la géhenne. Mat. 10 : 28; Ezé. 18 : 4, 20; Rom. 6 : 23.

Vis.—Considérons maintenant les passages qui parlent de la punition des injustes dans le feu éternel.

Min.—Il nous faut renvoyer ce sujet pour notre prochaine entrevue.

OBJET DE MATTHIEU XXIV.

PAR M. J.-H. WAGGONER.

La venue du Seigneur, mentionnée dans Mat. 24, est littérale, personnelle et visible. Nous n'avons aucune idée que ces faits puissent être controversés. Mais si on nous demande si nous croyons que les instructions de ce chapitre ont été données pour prouver que la seconde venue de Christ sera littérale et personnelle, comme l'a été la première, nous répondons que non. Il n'était pas question de la nature de sa venue. Remarquez bien la chose. Les disciples ne lui demandent point: Maître, reviendras-tu dans ce monde de manière que nous te voyions, comme nous te voyons maintenant? Non, non, la chose n'était pas alors en question. On n'avait pas inventé alors la théorie répandue de nos jours que Christ viendrait spirituellement. Le Seigneur n'avait pas besoin de dire: Lorsque vous verrez ces choses, sachez que ma venue sera personnelle et visible.

La question était: «Quel sera le signe de ton avénement et de la fin du monde?» C'était une question concernant un certain événement, et le temps de son accomplissement; et la réponse s'appliquait à cette question et à aucune autre, et Jésus y répondit directement. «Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.»

Ainsi, nous voyons la grande erreur commise par la plupart de ceux qui étudient ce chapitre. Ils semblent penser que le seul objet du Sauveur était de mettre en garde ses disciples contre l'idée qu'on pût savoir quelque chose du temps de sa venue. Mais au contraire, il attire notre attention sur une série d'événements et de signes, dans le but spécial de nous faire connaître le temps; non point, sans doute, le jour ni l'heure; mais le temps où cet événement sera proche—très-proche—même à la porte.

Le verset 36 est tordu, quand il est employé pour justifier l'assertion, si souvent répétée, que «nous ne pouvons rien savoir concernant la venue du Sauveur.» Lorsque nos adversaires nous citent ce verset, nous acceptons pleinement et respectueusement son témoignage. Ces personnes semblent avoir une confiance extrêmement forte dans les paroles de notre Sauveur, que nous ne pouvons savoir ni le jour ni l'heure de sa venue. Nous avons une même confiance en cette déclaration. Mais nos adversaires veulent-ils accepter avec la même confiance le témoignage du verset 33 qui donne l'assurance que *nous pouvons savoir quand cet avénement est proche.* S'ils croient le verset 33 comme ils font profession de croire le verset 36, alors il n'y a plus de controverse à l'égard de ce chapitre. S'ils n'acceptent pas le témoignage de ce verset et insistent encore que nous ne pouvons pas savoir, alors comment peuvent-ils être conséquents en prétendant croire les paroles du Sauveur. Nous invitons tout lecteur à considérer la chose sérieusement et à répondre dans son propre cœur à cette question: Dans quel but l'instruction de ce chapitre fut-elle donnée? Si notre Seigneur n'avait pas l'intention que nous sachions quelque chose à l'égard du temps, quelle est la signification des paroles du verset 33? Il dit que nous pouvons savoir quand sa venue est proche, et nous l'honorons trop et nous le craignons trop pour contredire sa Parole.

Et plus que cela, nous croyons que le verset 33 n'est pas seulement une instruction mais un précepte. Il contient non-seulement un fait, mais un commandement. Il ne nous informe pas simplement que nous pouvons savoir, mais il nous commande de savoir. Le Seigneur parla à l'impératif; et par conséquent, personne ne peut prétendre justement faire exception et dire que cela ne fait aucune différence que nous sachions ou pas. Dire que nous ne pouvons pas savoir quand sa venue est proche, c'est dédaigner les paroles du Seigneur. Refuser de rechercher diligemment et avec prière afin de connaître, c'est désobéir au commandement du Seigneur. Un humble respect et un esprit d'obéissance nous engagent à examiner soigneusement les enseignements de notre Seigneur, et à recevoir la preuve de sa prochaine venue.

Et cette manière de voir est encore confirmée plus loin par l'exemple de Noé. «Mais comme il en était aux jours de Noé, il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme; car comme dans les jours avant le déluge les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et donnaient en mariage, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche; et qu'ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il vint et les emporta tous; il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme.» Vers. 37–39.

Ceci montre que *nous ne pouvons pas ignorer innocemment le sujet de la prochaine venue du Seigneur.* Ce jour sera une terrible calamité pour ceux qui ne savent pas, même comme il en fut pour le monde aux jours de Noé, parce qu'ils ne connurent pas le temps ou le déluge devait venir. S'ils n'avaient eu aucun moyen de le connaître, ils n'auraient pas été coupables de leur ignorance à l'égard du déluge.

Mais ils auraient dû connaître, car Noé les avait avertis par sa prédication et encore même plus fortement par la construction de l'arche. «Par cette arche, il condamna le monde.» Héb. 11 : 7. Il montra sa foi par ses œuvres. Ils montrèrent leur incrédulité et furent justement condamnés. Ils se détournèrent de ses avertissements et oublièrent ses paroles; ainsi le déluge vint lorsqu'ils ne l'attendaient pas—ils ne savaient pas—et il les emporta tous. *Il en sera aussi de même à l'avénement du Fils de l'homme.*

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35 : 5, 6.

L'ALCOOLISME.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Extrait de l'ouvrage de M. Baron, sur le *Paupérisme*, 1er prix du concours Pereire.

A GENÈVE, où d'excellents citoyens s'efforcent de propager les principes de la société suisse de tempérance, le mal est intense.

M. le pasteur Rochat, dans une brochure qu'il adresse à «tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de leur pays, au relèvement des classes ouvrières ....», estime que, dans les 560 débits qui existent à Genève, dans les limites de l'octroi, il se consomme annuellement pour 3,360,000 francs. C'est plus de 60 francs par tête d'habitants, jeté à l'alcoolisme!

Il y a environ 1100 cabarets pour la population du canton, qui est de 98,000 habitants. C'est environ un cabaret pour 89 habitants. Du 1er janvier au 2 octobre 1877, il y a eu 610 arrestations pour ivresse et 44 condamnations. A l'hôpital, on compte environ 70 cas de delirium tremens et d'alcoolisme chronique par année.

M. Rilliet, directeur du bureau central de bienfaisance, déclare que:

«Quand on examine la cause qui amène » les mères et les enfants au bureau, pour » implorer du secours, on trouve que c'est, » dans 80 cas pour 100 le *sirotage* (promenade dans tous les débits) et l'ivrognerie » chez le père de famille.»

Dans toute la Suisse, l'alcoolisme est en honneur depuis longtemps; les générations nouvelles, dont un certain nombre de sujets ont été conçus dans l'ivresse, en portent la marque. Lors du dernier recrutement (1880) on a constaté une diminution sur celui de 1873, variant du 5 au 27 pour 100 sur le nombre des jeunes gens aptes au service. A Genève le nombre des recrues admises au service était de 78 pour 100 en 1873, il est tombé cette année à 50 pour 100.

Dans certaines communes du canton de Berne, les commissions médicales n'ont reconnu que 21,2 pour 100 d'aptes au service; ailleurs, c'est le 41 pour 100. La moyenne a partout baissé dans des proportions notables, indiquant une génération qui a souffert dans son développement physique. Le médecin en chef de l'armée attribue cette situation à l'influence malfaisante du *schnaps* et aux progrès effrayants de l'ivrognerie!

Vous croyez que devant une constatation scientifique aussi nette, la presse va en tirer une leçon de sobriété à l'adresse du peuple?—Allons donc! elle préfère accuser les commissions médicales d'excessive sévérité, et le gouvernement de fiscalité.

Cette indulgence de l'opinion générale, à l'égard des ivrognes, est une demi-complicité, et on ne la trouve pas seulement en Suisse.

En France, nous disons bien: «fumer ou boire comme un Suisse;» «se griser comme un Polonais», et cela semble nous dispenser de regarder comme nous buvons! La France, certes n'était pas un pays d'ivrognes; au dernier siècle, le peuple des campagnes n'ayant pas de quoi boire, ne s'enivrait pas, et les classes supérieures aimaient trop la société des femmes, pour s'adonner à ce vice de mauvais ton. La bourgeoisie avait déjà ses vertus domestiques d'épargne et de prévoyance, incompatibles alors comme aujourd'hui avec l'intempérance; les ouvriers des arts et métiers n'avaient pas comme maintenant, licence de gaspiller leurs temps, leur argent, leur santé et leur avenir.—En dehors du ramassis des truands, vagabonds et bandits que Paris et quelques rares villes attiraient dans leur sein, l'ivrognerie n'était pas le vice à la mode dans le bas peuple des cités ou des campagnes.

Il l'est devenu; c'est presque un axiôme parmi les ouvriers, que les bons buveurs sont les bons travailleurs; comme il est certain que d'excellents ouvriers sont parfois de fieffés ivrognes, les mauvais, pour les imiter, commencent par le vice, sauf à ne jamais atteindre la qualité.

On a discuté le point de savoir si l'intempérance engendre plus de misère que la misère n'amène d'excès alcooliques.—Recherche vaine, car nul ne contestera que l'alcoolisme, quand il n'est pas la cause de la misère, mais son effet, ne l'agrave à tel point, que l'indigence momentanée se transforme, grâce à lui, en une misère sans remède et sans fin. Cause et effet, effet et cause, ils se soutiennent et s'entretiennent.

Je n'admets donc pas, avec le baron Liebig (lettre sur la chimie), que l'ivrognerie est le résultat plutôt que la cause de la misère; je ne vais pas non plus jusqu'à l'assertion absolument opposée des Anglais. Mais avec James Begg, avec M. Chadwick, avec les grandes commissions parlementaires anglaises, avec presque tous les économistes américains, avec ceux du Hanovre et de la Hollande, avec les écrivains français de Villeneuve et Labourt, j'admets sans hésiter que le paupérisme est, pour la majeure partie, produit par l'intempérance. Dans quelle mesure la France est-elle atteinte de ce vice?

J'aurais voulu, en ce qui concerne notre pays, arriver à une appréciation exacte de la plaie; ceux qui ont écrit sur ce sujet paraissent ne l'avoir pas toujours fait de sang-froid, et je conviens que le sang-froid est difficile, lorsqu'il s'agit d'un mal dont la contagion et l'extension menacent les jeunes générations et les forces vives de la patrie. —M. le Play, dans son ouvrage intitulé: *Les ouvriers des deux Mondes*, t. II, évalue à «700 fr. les dépenses faites chaque année » au cabaret par un ouvrier avec ses amis, » ainsi que les pertes au jeu, les débauches » de tables et autres... et à 20 fr. par an» née la seule dépense du petit verre du ma» tin.» Le premier chiffre semble très-invraisemblable.

Le Dr. Jally estime à 300,000 le nombre des petits verres bus chaque matin à Paris, et M. Jules Simon affirme qu'il s'en débite quotidiennement 80,000 à Amiens (*L'ouvrière*, p. 136). La statistique des débits et cabarets ne permet pas de trouver des chiffres plus certains, et on a nié qu'il fût même utile, dans une étude sur l'intempérance, d'y avoir recours.

C'est, à mon sens, une erreur grave; car la création de tout cabaret suppose nécessairement une certaine moyenne de consommateurs préexistants qu'il a pour but de satisfaire. La proportion du nombre des débits à celui des habitants, et surtout à celui des électeurs, qui représente en général tous les hommes depuis vingt ans, c'est-à-dire les neuf dixièmes de leurs habitués, offre donc plus qu'un intérêt de curiosité.

Il en existait 350,697 pour la France entière, en 1878, pour une population totale de 36,905,638 habitants, formant un corps électoral de 10,116,820; ce qui représente la proportion de 1 cabaret pour 29 électeurs, ou 1 cabaret pour 105 habitants.

. . . . . .

Quel est l'homme ayant vécu en contact répété avec des ouvriers, qui ne sache combien le cabaret est néfaste pour lui!

Il n'est même pas nécessaire d'admettre qu'il n'entre au cabaret que pour s'enivrer; l'excès l'a vite tué, économiquement parlant; mais l'usage même lui est funeste.—Sa situation est si précaire, et son budjet si mince, que le moindre écart l'entraîne dans le gouffre du déficit. Et quand on songe que tout, autour de lui, le sollicite au mal, que son éducation négligée ou absente, son instruction nulle ou insignifiante, son milieu plein d'exemples empoisonnés et d'excitations malsaines, le laissent sans défense contre les tentations multipliées autour de son atelier ou de son réduit; quand on songe que rien ne peut l'arrêter, qu'il a sa liberté qu'il faut respecter, qu'aucune voix amie et sage n'a d'autorité sur lui, que tout conseil du patron lui est suspect, que toute sollicitation au bien lui paraît importune ou attentatoire à ses droits, on se prend à se demander comment il en existe encore de bons!

VÉRITABLE HISTOIRE DE DEUX GARÇONS.

ILS fréquentaient la même école, assis l'un à côté de l'autre, sur le même banc, ils passèrent dans les mêmes classes, jouèrent aux mêmes jeux et furent deux frères l'un pour l'autre. Ils avaient de l'ambition et parlaient souvent ensemble de l'avenir, «lorsqu'ils seraient des hommes distingués», et même à l'âge où ils n'étaient encore que garçons, ils discutaient des meilleurs moyens d'obtenir une instruction classique, qu'ils considéraient comme indispensable pour réussir. Leurs pères n'ayant pas de fortune et devant travailler beaucoup pour élever leurs enfants, n'avaient jamais songé à faire donner à leurs garçons une instruction plus élevée que celle qui se donnait à l'école du village. Dans l'école du village pourtant, ces garçons avaient un excellent maître qui leur enseignait plus encore que l'écriture, la lecture et le calcul. Il leur inspirait l'idée de travailler pour eux-mêmes, et nourrissait leur ambition de s'élever dans le monde sans l'aide des autres, en employant dans ce but tous les moyens honorables, avec persévérance et ferme volonté.

Déjà ils s'étaient procuré une grammaire latine, et déclinaient «bonus, boni, bonum,» au grand étonnement de leurs condisciples, tandis que l'on déclarait le mystère encore plus embarrassant que l'angle A, B, C, est égal à l'angle D, E, F, et que X est égal à rien du tout, dans le monde.

Pendant qu'ils étaient jeunes encore, ces garçons se chargèrent d'écoles pour leur propre compte, mais poursuivant toujours le chemin qui semblait les mener vers l'objet de leur ambition. Jean avait la réputation d'avoir des talents plus brillants que son camarade, mais Jacques avait la réputation d'être un jeune homme d'excellent caractère, et ce fut un sujet d'amusement pour son rival d'apprendre que, lorsqu'il devint instituteur, désirant former le caractère de ses écoliers, il avait ouvertement épousé la cause de la tempérance et refusait de toucher, de goûter ou d'usager ce qui pouvait nuire au corps ou à l'esprit d'autrui. Jean prétendait être aussi tempérant que Jacques, mais il disait qu'il ne voulait pas se laisser aller à toutes ces folles extrémités, en signant l'engagement de la tempérance, en se joignant aux Récabites et en adoptant toute cette espèce de non-sens.

C'est ainsi que ces deux jeunes gens marchaient dans deux directions différentes. Jean enseignait dans son école les arts, Virgile et Homère, et lorsqu'il était fatigué d'étudier et de veiller, il se rafraîchissait quelquefois en prenant un verre de vin.

«Oh!» répondit-il aux remontrances de son ami, lorsqu'ils se rencontrèrent après deux ou trois ans de séparation, «si je ne fais jamais plus de mal que de prendre un verre de vin, je ne pense pas qu'il m'arrive bien du mal.» «Cela se peut, dit Jacques, mais il arrive du mal à tant de gens, que je n'en voudrais point courir les risques, malgré tout le bien qu'il pourrait me faire.»

«Rien ne me raffraîchit autant, après une longue veillée d'étude, comme un verre de Xérès», répondit Jean avec chaleur; «je pense que si tu en connaissais la valeur, tu l'essaierais. Les jeunes gens comme nous ont tant à étudier que nous devons prendre quelque chose pour conserver nos forces, et j'espère que nous ne sommes pas assez fous pour nous faire du mal.»

«Je crois que ma force durera aussi longtemps que la tienne, dit Jacques, en outre quand je n'en sens pas le besoin, je ne voudrais pas m'exposer au danger. Je puis aller de l'avant sans recourir à de tels moyens.»

Plusieurs années se passèrent, et je m'informai des deux jeunes gens. Je savais où trouver l'un d'eux, mais je ne savais rien de certain concernant l'autre. Après bien des recherches, je heurtai à la porte d'une sombre maison, dans une rue obscure, et en réponse, il se présenta à la porte un homme que je reconnus pour ce Jean, qui avait la réputation d'être un savant connaissant le latin et le grec, l'hébreu et l'arabe, le français et l'allemand. Mais je remarquai qu'il avait de la peine à se tenir debout sur ses pieds pendant les quelques moments que je parlai avec lui, et sa langue était évidemment trop épaisse pour parler distinctement. Il paraissait n'être plus que les débris d'un jeune homme de vingt-cinq ans.

Je cherchai le logement de Jacques. Il avait pris ses grades a l'université, et était occupé à se préparer pour un examen spécial pour l'obtention d'un brevet académique. Il me montra une lettre qu'il avait récemment reçue et par laquelle une église importante le priait de devenir son pasteur, et il ajouta que probablement il accepterait. Il était toujours partisan de la tempérance.—Homme de principes et d'un esprit cultivé, il vit encore pour prouver que pour devenir grand, un homme doit être maître de soi et fuir même l'apparence du mal.

Mais qu'advint-il de l'autre jeune homme? demandez-vous. On peut répondre à cette question en peu de mots. Six mois après que je l'eus vu pour la dernière fois, il mourut subitement d'une attaque de *délirium tremens* et fut déposé dans la tombe des ivrognes.

Ainsi l'histoire de ces deux garçons se termine en parfaite harmonie avec les principes de caractère que chacun d'eux cultiva. Il y a peu de difficulté à en prédire les résultats: «Car ce que l'homme aura semé, il le récoltera aussi. Car celui qui sème pour la chair moissonnera aussi de la chair la corruption; mais celui qui sème pour l'esprit, moissonnera de l'esprit la vie éternelle.»

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements.

BALE (SUISSE), NOVEMBRE 1882.

—: RÉDACTEURS :—
J.-N. ANDREWS, - - URIAH SMITH.

LE BON SAMARITAIN.

UN docteur de la loi faisait un jour cette question à notre Seigneur: «Maître! que faut-il que je fasse, pour hériter de la vie éternelle?» Il répondit en faisant cette question à celui qui l'interrogeait. «Qu'est-ce qui est écrit dans la loi, et qu'y lis-tu? Il répondit: Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même.» Luc 10:25–27. Christ lui dit qu'il avait bien répondu, et que s'il faisait cela, il vivrait, c'est-à-dire, qu'il hériterait la vie éternelle. Comparez versets 25 et 28. Ceci est donc la somme de tout ce que Dieu réclamerait de l'homme, si l'homme était un être qui ne fût pas déchu. Mais l'homme déchu doit commencer par la repentance, la foi, le pardon et la conversion. Cette œuvre de conversion doit être poursuivie jour après jour, pendant la vie entière, de sorte que l'on dépouille entièrement le vieil homme, et que l'on revêt complétement le nouvel homme.

Ceci est l'excellence de l'Evangile que nous puissions obtenir par le sang de Christ, le pardon de toutes nos offenses passées, et que notre nature puisse être changée par la grâce de Dieu, par une œuvre constante et progressive, jusqu'à ce que nous possédions la charité, décrite dans 1 Cor. 13, qui accomplit réellement la loi de Dieu. Mais nous ne pouvons jamais être si forts, jusqu'à ne plus être en danger de pécher contre Dieu, et nous aurons toujours raison de craindre qu'en quelque manière nous nous soyons éloignés de Dieu, au moins dans nos cœurs, si ce n'est par quelque acte extérieur. Nous ne cessons donc jamais, dans cette vie, de prier: «Pardonne-nous nos offenses.»

Le docteur de la loi comprit que les paroles de Christ impliquaient qu'il n'était pas parfait dans l'obéissance à la loi de Dieu. C'est pourquoi, voulant se justifier, il dit au Sauveur: «Et qui est mon prochain?» Notre Seigneur répondit à cette question en racontant la parabole du bon Samaritain. Il dit: «Un homme descendit de Jérusalem à Jérico et tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent; et après l'avoir blessé de plusieurs coups, ils s'en allèrent le laissant à demi-mort.» Luc 10:30.

Ce pauvre homme avait le plus grand besoin de secours, car sans cela il aurait dû mourir. «Or il se rencontra qu'un sacrificateur passa par ce chemin-là; et ayant vu cet homme, il passa outre.» Vers. 31. Le sacrificateur n'avait pas l'idée qu'en faisant cela il transgressât la loi de Dieu, car il ne savait pas qu'aucune chose ne peut accomplir la loi de Dieu, excepté la charité. La loi dit: «Tu ne tueras point.» Le sacrificateur croyait qu'il ne violerait pas ce commandement en abandonnant à la mort cet homme blessé, quoiqu'il pût sauver sa vie en le secourant. La loi dit aussi: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même», mais le sacrificateur ne reconnaissait pas l'homme blessé comme son prochain, quoiqu'il fût son compatriote.

Le sacrificateur passa outre et abandonna le pauvre homme à son sort. Il ne pensait pas que ce fût une transgression de la loi de Dieu, car il n'avait point fait de mal à l'homme blessé; mais à la vue de Dieu, il était aussi meurtrier que ceux qui lui avaient fait ses blessures. Les voleurs l'avaient laissé à demi-mort; le sacrificateur le trouva dans cette condition et l'abandonna à la mort. La charité seule peut accomplir le commandement qui dit: «Tu ne tueras point.» Nous ne devons pas seulement nous abstenir d'actes de violence envers nos semblables, mais nous devons avoir un tel amour pour eux que nous leur témoignions de la miséricorde quand ils sont dans la détresse.

Peut-être que le sacrificateur commit l'erreur de croire que, parce qu'il était un des premiers ministres de Dieu, il était exempt de secourir ceux qui étaient dans la détresse. Mais, dans la providence de Dieu, il vint un Lévite, dont le service était assez semblable à celui d'un ancien dans l'Eglise chrétienne. Mais il croyait, comme le sacrificateur, que ce n'était point selon sa dignité de donner du secours à cet homme blessé. Lui aussi passa outre, après avoir considéré qui était cet homme. Il pensa qu'il ne pourrait jamais lui rendre l'argent qu'il dépenserait pour lui, et il l'abandonna à son sort.

Maintenant, la scène change. «Un Samaritain passant son chemin vint vers cet homme, et le voyant, il fut touché de compassion.» Vers. 33. Ceci est encore plus remarquable lorsque nous comprenons que les Juifs avaient une telle inimitié contre les Samaritains qu'ils n'avaient aucune communication avec eux. Jean 4:9. Satan dit à ce Samaritain: Voici un ennemi mortel de ta nation. Pendant toute sa vie il t'a appelé chien, et il te traiterait comme tel, s'il en avait le pouvoir. Il mérite de souffrir ce que les voleurs lui ont infligé. Tu n'es pas responsable de ses blessures; laisse-le mourir là. Ton temps et ton argent sont trop précieux pour être dissipés pour sauver la vie de ton ennemi.

Mais le Samaritain était un homme converti. La grâce de Dieu l'élevait au-dessus de ces mauvaises pensées. Il voyait un ennemi en détresse, et il regardait cet ennemi comme son prochain. Il banda ses plaies, d'où découlait son sang, et il y versa de l'huile et du vin. Il le mit ensuite sur sa propre monture et l'amena à une hôtellerie. Le lendemain, lorsqu'il partit, il donna à l'hôte une somme d'argent et lui recommanda de le soigner tendrement, promettant de payer à son retour toutes les autres dépenses.

Le bon Samaritain avait la loi de Dieu gravée dans son cœur, et sa conduite était un exemple vivant de l'excellence du grand commandement. «Tu aimeras ton prochain comme toi-même.» Christ fait une application de cette parabole en disant: «Va et fais la même chose.» Vers. 37. La grâce de Dieu est capable de créer en quiconque veut obéir à cette grâce le même excellent caractère que celui que nous voyons dans cet homme de bien.

L'amour de Christ le porta à mourir pour ses ennemis. La charité nous portera à imiter son exemple. Si la charité règne en nous, elle bannira de nos cœurs l'amour-propre, et l'orgueil, et nous pénètrera davantage du désir de voir nos propres fautes et de les corriger, que de voir les autres reconnaître les leurs. L'atmosphère céleste sera la charité; et nous devons être sous la puissance transformatrice de cette grâce divine, avant d'être admis dans cette demeure bénie.

REMARQUES SUR ZACHARIE 5:1–4.

CES versets racontent la vision d'un rouleau qui s'en allait par toute la terre. Ce rouleau était d'une grandeur immense, ayant vingt coudées ou environ onze mètres de longueur et dix coudées ou environ cinq mètres et demi de largeur. L'ange dit que ce rouleau représentait la malédiction qui s'en allait sur la face de toute la terre, contre quiconque dérobait et contre quiconque jurait faussement. Vers 3.

Ceci doit donc être la malédiction de la loi de Dieu prononcée contre toute iniquité. Deut. 27:15–26; Gal. 3:10, 13. Elle tire son origine du moment où Dieu prononça sa malédiction sur Adam et sur la terre, et elle demeurera sur la terre et sur les pécheurs, jusqu'à ce qu'elle les ait consumés par le feu du dernier jour; après quoi il n'y aura plus de malédiction. Esa. 24:6; Apoc. 22:3.

L'ange ne spécifie que deux espèces de péchés: le vol et le parjure; mais ces péchés sont pris comme exemples pour toutes les choses que la loi de Dieu condamne. Ainsi, le vol est défendu dans la seconde table de la loi par le huitième commandement (Ex. 20:15), et jurer faussement par le nom de Dieu est défendu par les deux tables, savoir par le troisième commandement, «Tu ne prendras point le nom de l'Eternel ton Dieu en vain», et par le neuvième commandement, «Tu ne diras pas de faux témoignage.» Ex. 20; 7, 16.

D'un côté du rouleau, la malédiction se rapportait aux péchés contre la première table de la loi de Dieu, le parjure étant pris comme exemple. De l'autre côté du rouleau, la malédiction se rapportait aux transgressions de la seconde table, le vol étant spécifié comme exemple. Vers. 3. L'immense grandeur de ce rouleau était sans doute afin qu'on pût y écrire tous les actes de transgression contre chacune des tables de la loi sous le commandement qui était transgressé. Ainsi, l'idolâtrie, la violation du Sabbat, la désobéissance envers les parents, le meurtre, l'adultère et la convoitise doivent être compris avec le vol et le parjure dans cette terrible malédiction qui sort sur la face de toute la terre, pour entrer dans la maison de tout transgresseur et demeurer là jusqu'à ce que cette maison soit entièrement consumée. Vers. 4.

St.-Paul parle de la propre justice comme d'un des péchés les plus grands, sur lequel la malédiction de la loi de Dieu repose; car c'est la transgression de toute la loi. Il dit: «Car tous ceux qui s'attachent aux œuvres de la loi sont sous la malédiction. Gal. 3:10. La loi de Dieu ne maudit pas l'obéissance, mais la désobéissance. Mais tout acte de l'homme qui se confie en sa propre justice est un acte de désobéissance, car la loi exige la charité dans chaque commandement, et le Pharisien ne la montre dans aucun cas. Rom. 13:8–10; Luc 11:42.

Le chrétien est racheté de la malédiction de la loi, c'est-à-dire de sa juste condamnation, par le sang de Christ; de sorte qu'il ne doit pas être consumé par la malédiction au dernier jour. Gal. 3:13. Car Christ a pris la malédiction sur lui-même, afin de mourir, quoique innocent, à la place du coupable. 1 Pier. 2:24; 3:18. Mais personne ne peut avoir part à cette rédemption, si ce

n'est sous la condition de se repentir, d'avoir la foi, de se convertir et de promettre solennellement de s'abstenir, par la grâce de Dieu, de toute transgression future. Act. 2:38; 3:19. La loi de Dieu est écrite dans le cœur du racheté, et la loi du péché est enlevée de son cœur par l'Esprit de Dieu, de sorte que l'obéissance est rendue possible, par la grâce de Dieu. Héb. 10:16, 17; Ps. 37:31; Esa. 51:7; Rom. 7:21-23; 8:2.

Mais l'ange de Dieu dit que ce rouleau, la malédiction de Dieu, entrerait dans la maison du pécheur et y demeurerait jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée. Zach. 5:4. Aucun pécheur ne peut échapper à ce terrible visiteur excepté par la repentance. La mort de Christ n'a pas enlevé cette malédiction; elle a seulement donné au pécheur le pouvoir d'y échapper. Toute maison habitée par des hommes vivant dans le péché, loge un tel rouleau dans ses murs et jour après jour, l'ange de Dieu y écrit les péchés commis dans cette maison. Si ceux qui l'habitent pouvaient voir ce rouleau entrant dans leur demeure, ils en seraient alarmés. Ils seraient encore plus alarmés s'ils pouvaient voir que ce rouleau a établi sa demeure chez eux, et que l'ange se tient auprès de ce rouleau, pour y écrire les péchés qu'ils commettent chaque jour.

Pourtant, il est absolument vrai que toute maison dont les habitants transgressent la loi de Dieu, a une copie de ce rouleau qui y demeure en permanence. Aucun acte d'injustice, de fraude, de blasphème, d'impureté, de convoitise, de cruauté, de fausseté ne manquera d'être inscrit sur ce rouleau et de recevoir au dernier jour sa terrible malédiction, dans le cas de tous ceux qui ne se sont pas repentis.

Ce rouleau est maintenant invisible aux yeux des humains, mais il n'en est pas moins réel. Au jour du Jugement, lorsque les livres seront ouverts, on verra que la malédiction de la loi de Dieu est une terrible réalité, lorsque Christ, s'adressant à ceux qui seront à sa gauche, prononcera ces paroles: «Retirez-vous de moi, maudits! et allez dans le feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges.» Mat. 25:41.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES

—SUR—

LE LIVRE DE DANIEL.

EXPLICATION DU CHAPITRE 11:13-17.

UNE PROPHÉTIE LITTÉRALE.

VERSET 13. «Car le roi de l'Aquilon reviendra et assemblera une plus grande multitude que la première; et au bout de quelque temps et de quelques années, il viendra avec une grande armée et un grand appareil.»

LES événements prédits dans ce verset devaient arriver «au bout de quelques années.» La paix conclue entre Ptolémée Philopator et Antiochus dura quatorze ans. Pendant ce temps, Ptolémée mourut d'intempérance et de débauche, et son fils Ptolémée Epiphane, enfant de quatre ans, lui succéda. Mais dans le même intervalle, Antiochus ayant réprimé la rébellion dans son royaume et réduit à l'obéissance les provinces de l'est, était prêt à toute entreprise lorsque le jeune Epiphane monta sur le le trône d'Egypte. Pensant alors que l'occasion d'agrandir sa domination était trop favorable pour la laisser échapper, il leva une immense armée «plus grande que la première» (car il avait augmenté son armée et acquis de grandes richesses dans son expédition en Orient), et il fit une expédition en Egypte, espérant remporter une victoire facile sur le jeune roi. Nous allons voir comment il réussit; car de nouvelles complications vinrent se mêler dans les affaires de son royaume, et de nouveau acteurs entrent en scène.

Verset 14. «En ce temps-là plusieurs s'élèveront contre le roi du Midi, et les enfants des prévaricateurs de ton peuple s'élèveront, afin d'accomplir la vision; mais ils tomberont.»

Antiochus ne fut point le seul qui s'éleva contre le jeune Ptolémée. Agathocle, son premier ministre, qui dirigeait les affaires de son royaume à sa place, et qui tenait la personne du roi sous tutelle, était si dissolu et si orgueilleux dans l'exercice de son pouvoir, que les provinces qui étaient auparavant tributaires de l'Egypte se révoltèrent; l'Egypte elle-même fut troublée par des séditions; et les habitants d'Alexandrie se soulevèrent contre Agathocle, et le firent mourir, lui, sa sœur, sa mère et leurs partisans. Au même moment, Philippe, roi de Macédoine, faisait alliance avec Antiochus pour diviser entre eux le royaume de Ptolémée, chacun d'eux se proposant de prendre les parties les plus proches de ses possessions. Ainsi il y eut une levée d'armes contre le roi du Midi, suffisante pour accomplir la prophétie et mettre hors de doute l'accomplissement des événements prédits par Daniel.

On voit paraître une nouvelle puissance —«les prévaricateurs de ton peuple», dans l'original, «les briseurs de ton peuple», dit l'évêque Newton, (signification que la traduction française ne rend pas exactement). Sur les bords lointains du Tibre, un royaume se nourrissait de projets ambitieux et de noirs desseins. Petit et faible d'abord, il crût avec une merveilleuse rapidité en force et en vigueur, s'étendant prudemment çà et là pour essayer ses prouesses et son bras martial jusqu'à ce que, ayant conscience de sa force, il levât fièrement la tête au-dessus des nations de la terre, et saisit d'une main invincible le sceptre des affaires. Dès ce moment, le nom de Rome apparaîtra dans l'histoire, destiné pendant de longs siècles à diriger les affaires du monde, exerçant une puissante influence parmi les nations de la terre, même jusqu'à la fin des temps.

Rome parla, et la Syrie et la Macédoine virent bientôt changer leur rêve. Les Romains s'interposèrent en faveur du jeune roi d'Egypte et résolurent de le protéger de la ruine qu'Antiochus et Philippe avaient complotée. C'était l'an 200 av. J.-C., et ce fut une des premières fois que les Romains intervinrent dans les affaires d'Egypte.

Rollin en donne le récit suivant:—

«Antiochus, roi de Syrie, et Philippe, roi de Macédoine, pendant la vie de Ptolémée Philopator, avaient paru fort attachés à ses intérêts, et toujours prêts à lui donner du secours. A peine fut-il mort laissant après lui un jeune enfant que les lois de l'humanité et de la justice les obligeaient de ne point troubler dans la possession du royaume de son père, qu'ils font entre eux une ligue criminelle, et s'animent l'un l'autre à partager cette succession, et à se défaire du légitime héritier. Philippe devait avoir la Carie, la Libye, la Cyrénaïque et l'Egypte; et Antiochus tout le reste. Celui-ci entra, pour cet effet, dans la Célésyrie et dans la Palestine, et en moins de deux campagnes fit la conquête entière de ces deux provinces avec toutes leurs villes et leurs dépendances. Encore, dit Polybe, si, comme les tyrans, ils avaient tenté de mettre leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger! mais ils se conduisiren d'une manière si ouvertement injuste et violente qu'on leur appliqua ce qu'on dit ordinairement, des poissons, qu'entre ces animaux, quoique de même espèce, les petits sont la proie des gros. On serait tenté, continue le même auteur, en voyant un violement si ouvert des lois de la société les plus sacrées, d'accuser la Providence, comme indifférente et insensible aux crimes les plus criants et les plus horribles. Mais elle se justifia pleinement en punissant ces deux rois comme ils le méritaient, et elle en fit un exemple qui devait servir dans les siècles suivants à contenir dans le devoir ceux qui voudraient les imiter; car, pendant qu'ils ne cherchaient qu'à déchirer par morceaux le royaume d'un enfant faible et abandonné, elle suscita contre eux les Romains, qui renversèrent de fond en comble les royaumes de Philippe et d'Antiochus, et qui firent sentir à leurs successeurs des maux aussi grands que ceux dont ces deux princes avaient voulu accabler le jeune pupille.—*Histoire Ancienne* par ROLLIN *Liv. XVIII, Art. 2.*

«Afin d'accomplir la vision.» Les Romains, formant d'une manière plus proéminente que tout autre peuple le sujet de la prophétie de Daniel, leur première intervention dans les affaires de ces royaumes est indiquée ici comme l'accomplissement ou démonstration de la vérité de la vision qui prédit l'existence d'un tel pouvoir.

«Mais ils tomberont.» Quelques personnes croient que ceci se rapporte à ceux qui sont mentionnés dans la première partie de ce verset, lesquels se lèveraient contre le roi du Midi; d'autres pensent que cela se rapporte aux «briseurs» du peuple de Daniel, les Romains. Cela est vrai dans les deux cas. S'il est parlé de ceux qui s'unirent contre Ptolémée, tout ce qu'il y a à dire, c'est qu'ils tombèrent subitement, et si c'est appliqué aux Romains, la prophétie considère simplement dans l'avenir la période de leur chute.

Verset 15. «Et le roi de l'Aquilon viendra: il fera des terrasses et prendra les villes fortes; et les bras du Midi ni son peuple d'élite ne pourront pas subsister, car ils n'auront point de force pour résister.»

La tutelle du jeune roi d'Egypte fut confiée par le sénat Romain à Marcus Emilius Lépidus, qui choisit Aristomènes ministre âgé et expérimenté de cette cour, pour administrateur. Son premier acte fut de prévenir l'invasion dont le pays était menacé par les deux rois alliés, Philippe et Antiochus. A cet effet, il dépêcha Scopas, fameux général d'Etolie, alors au service d'Egypte, dans son pays natal, afin d'y réunir des troupes pour l'armée. Ayant équipé une armée, il marcha contre la Palestine et la Célésyrie (Antiochus était alors en guerre contre Attale, en Asie-Mineure), et réduisit toute la Judée à son autorité.

Ainsi les affaires prirent une tournure qui nous montre l'accomplissement de la prophétie renfermée dans ce verset. Car Antiochus ayant été empêché par les Romains dans son expédition contre Attale, prit aussitôt les mesures pour arracher la Palestine et la Célésyrie des mains des Egyptiens. Scopas fut envoyé contre lui et les deux armées se rencontrèrent près des sources du Jourdain. Scopas fut défait et poursuivi jusqu'à Sidon, où les Syriens l'assiégèrent de très près. Trois des généraux les plus capables d'Egypte furent envoyés avec les meilleures troupes pour faire lever le siége, mais sans succès. A la fin, le spectre décharné de la famine vint assiéger Scopas; il ne put longtemps lui tenir tête, et fut forcé de se rendre à des conditions déshonorantes; il lui fut accordé la vie sauve, à lui et à ses dix mille hommes, et ils durent quitter la ville en abandonnant même leurs vêtements. Ainsi les villes fortes furent prises par le roi de l'Aquilon; car Sidon était par sa situation et ses moyens de défense, une des plus fortes villes de cette époque. Ainsi les troupes du Midi et l'élite du roi, c'est-à-dire Scopas et ses troupes étoliennes, manquèrent de force pour leur résister.

Verset 16. «Et celui qui sera venu contre lui fera tout ce qu'il lui plaira; car il n'y aura personne qui subsiste devant lui, et il s'arrêtera dans le pays de gloire, lequel sera détruit.»

Quoique l'Egypte ne pût résister à Antiochus, le roi d'Aquilon, Antiochus ne put subsister devant les Romains qui marchè-

rent alors contre lui. Aucun royaume ne pouvait résister à ce pouvoir qui s'élevait. La Syrie fut conquise et ajoutée à l'empire romain, lorsque Pompée, l'an 65 av. J.-C., dépouilla Antiochus l'Asiatique de ses possessions, et réduisit la Syrie en province romaine.

La même puissance devrait aussi s'arrêter dans le pays de la gloire et exterminer ce qui tomberait sous sa main. Rome entrera en rapport avec le peuple de Dieu, les Juifs, par une alliance, l'an 161 av. J.-C., date à partir de laquelle cet empire tient une des premières places dans le calendrier prophétique. Pourtant il n'acquit de juridiction par conquête sur la Judée qu'en l'an 63 av. J.-C., et cela arriva de la manière suivante:

Lorsque Pompée revint de son expédition contre Mithridate, roi du Pont, deux compétiteurs, Hyrcan et Aristobule se disputaient la couronne de Judée. On remit l'affaire à Pompée qui aperçut bientôt l'injustice des prétentions d'Aristobule; mais il renvoya la décision de cette affaire à son retour de l'expédition qu'il désirait faire depuis longtemps en Arabie. Il promit qu'alors il règlerait leurs affaires d'une manière juste et équitable. Aristobule, devinant les sentiments réels de Pompée, se hâta de revenir en Judée, arma ses sujets et se prépara à opposer une résistance vigoureuse, résolu à tout hasard, de garder cette couronne qu'il prévoyait devoir être adjugée à un autre. Pompée poursuivit de près le fugitif. Lorsqu'il approcha de Jérusalem, Aristobule commençant à se repentir de sa conduite, vint au-devant de lui et essaya d'accommoder les affaires, promettant une soumission entière et de grandes sommes d'argent. Pompée acceptant cet offre, envoya Gabinius à la tête d'un détachement de soldats pour recevoir l'argent. Mais lorsque ce lieutenant-général arriva à Jérusalem, il trouva les portes fermées, et on lui dit du haut des murailles que la ville ne consentait pas à cet arrangement.

Pompée, pour ne pas être ainsi trompé avec impunité, mit dans les fers Aristobule qu'il avait gardé auprès de lui, et marcha immédiatement contre Jérusalem avec toute son armée. Les partisans d'Aristobule voulaient défendre la place; ceux d'Hyrcan voulaient qu'on ouvrît les portes. Les derniers étant en majorité l'emportèrent et donnèrent à Pompée libre entrée dans la ville, sur quoi les partisans d'Aristobule se retirèrent sur la montagne du temple, aussi déterminés à défendre cette place, que Pompée ne l'était à la réduire. Au bout de trois mois, une brèche suffisante fut faite à la muraille pour tenter un assaut, et la place fut prise à la pointe de l'épée. Dans le terrible carnage qui s'ensuivit, douze mille personnes furent tuées. C'était un spectacle touchant, fait observer un historien, de voir les sacrificateurs, occupés dans ce moment au service divin, poursuivre d'une main calme et une ferme détermination leur sacrificature journalière, n'ayant par l'air de remarquer l'effrayant tumulte, quoique tout autour d'eux, leurs amis fussent égorgés et que souvent leur propre sang se mêlât à celui de leurs sacrifices.

Ayant achevé la lutte, Pompée démolit les murailles de Jérusalem, et transféra plusieurs villes de la juridiction de Judée à celle de Syrie et imposa un tribut aux Juifs. Ainsi, pour la première fois, Jérusalem fut placée, par la conquête, entre les mains de ce pouvoir qui devait tenir «le pays de gloire» dans son étreinte de fer, jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement détruit.

Verset 17. «Puis il dressera sa face pour entrer par force dans tout le royaume de l'autre, et ses affaires iront bien, et il fera de grands exploits, et il lui donnera une fille entre les femmes, pour ruiner le royaume, mais cela ne réussira pas, et elle ne sera point à lui.»

Le verset 16 nous amène à la conquête de la Syrie et de la Judée par les Romains. Rome avait auparavant conquis la Macédoine et la Thrace. L'Egypte était alors tout ce qui restait de «tout le royaume» d'Alexandre, qui ne fût pas soumis au pouvoir romain, lequel dressait alors sa face pour entrer par force dans cette contrée.

Ptolémée Aulète mourut en l'an 51 av. J.-C. Il laissa la couronne et le royaume d'Egypte à son fils aîné et à sa fille, Ptolémée et Cléopâtre. Il était ordonné dans son testament qu'ils se marieraient entre eux et règneraient conjointement; et comme ils étaient jeunes, ils furent placés sous la tutelle des Romains. Le peuple romain accepta cette charge et choisit Pompée comme tuteur des jeunes héritiers du trône d'Egypte.

Une querelle s'étant élevée peu après entre Pompée et César, ces deux généraux livrèrent la fameuse bataille de Pharsale. Pompée ayant été défait s'enfuit en Egypte. César le suivit immédiatement, mais avant son arrivée, Pompée avait été lâchement assassiné par Ptolémée, dont il avait été nommé tuteur. Là-dessus, César prit sur lui la charge qui avait été donnée à Pompée, comme tuteur de Ptolémée et de Cléopatre. Il trouva l'Egypte en proie aux querelles intestines, Ptolémée et Cléopâtre étant devenus hostiles l'un à l'autre, et cette dernière privée de sa part de gouvernement. Malgré cela, il n'hésita pas à débarquer avec sa petite armée de 800 chevaux et 3200 fantassins, à Alexandrie, à prendre connaissance de la querelle, et à entreprendre de la régler. Les troubles augmentant de jour en jour, César trouva que sa petite armée était insuffisante pour se maintenir en Egypte, et ne pouvant pas quitter le pays à cause du vent du nord qui soufflait à cette époque de l'année, il envoya des messagers en Asie pour ordonner à toutes les troupes qu'il avait dans ce quartier de venir à son aide aussi vite que possible.

Il ordonna ensuite de la manière la plus hautaine, que Ptolémée et Cléopâtre fissent licencier leurs troupes, qu'ils parussent devant lui pour régler leur différend et se soumissent à sa décision. L'Egypte étant un royaume indépendant, considéra cet ordre hautain comme un affront à la dignité royale, et les Egyptiens en grande colère, coururent aux armes. César répliqua qu'il agissait ainsi envers eux, en vertu du testament de Ptolémée Aulète, qui avait placé ses enfants sous la tutelle du sénat et du peuple romains dont il exerçait l'autorité, en sa qualité de consul; et que, comme tuteur, il avait le droit de juger entre eux.

La chose fut finalement présentée devant lui, et des avocats furent choisis pour plaider la cause des parties respectives. Cléopâtre, connaissant le faible du grand conquérant romain, pensa que si elle était en sa présence, sa beauté aurait plus d'effet pour qu'il jugeât en sa faveur que quelque avocat qu'elle pût employer. Pour parvenir secrètement en sa présence, elle eut recours au stratagème suivant: elle se fit envelopper dans une quantité de linges, par Apollodore, son domestique sicilien. Il attacha le paquet avec une courroie, et le mettant sur ses épaules herculéennes, il se rendit vers les appartements de César. Prétendant avoir un présent pour le général romain, il fut admis dans la citadelle, se présenta devant César et déposa la belle Cléopâtre à ses pieds. César fut loin d'être mécontent de ce stratagème, et possédant le caractère décrit dans 2 Pier. 2 : 14, le premier regard, dit Rollin, qu'il jeta sur sa beauté eut tout l'effet qu'elle pouvait désirer.

César enfin décida que le frère et la sœur occuperaient le trône conjointement, suivant l'intention du testament. Pothène, le principal ministre d'Etat, ayant été un des premiers révoltés qui expulsèrent Cléopâtre du trône, craignit le résultat de sa restauration. Il commença donc à exciter la jalousie et la haine contre César, en insinuant parmi le peuple qu'il avait l'intention de donner tout le pouvoir à Cléopâtre. Une sédition ouverte s'ensuivit. Achillas, à la tête de vingt mille hommes avança contre César pour l'expulser d'Alexandrie. Disposant avec habileté le peu de troupes qu'il avait, dans les rues et les ruelles de la ville, César n'eut aucune difficulté de résister à l'attaque. Les Egyptiens entreprirent de détruire sa flotte; il riposta en brûlant la leur. Quelques-uns des vaisseaux en flammes ayant été entraînés près du quai, plusieurs des constructions de la ville prirent feu, et la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, contenant près de quatre cent mille volumes fut détruite.

La guerre devenant plus menaçante, César fit demander du secours dans toutes les contrées voisines. Une grande flotte vint d'Asie-Mineure. Mithridate amena en Egypte une armée qu'il avait formée en Syrie et en Silicie. Antipater l'Iduméen le rejoignit avec trois mille Juifs. Les Juifs, qui tenaient les passages d'Egypte, permirent aux armées de passer sans interruption. Sans cela, tous les plans de César auraient échoué. L'arrivée de cette armée décida la conquête. Une bataille décisive fut livrée près du Nil, où César remporta une victoire complète. Ptolémée, voulant s'enfuir, se noya dans le fleuve. Alexandrie et toute l'Egypte se soumirent alors au vainqueur. Rome était alors entrée dans le royaume et avait absorbé tout le royaume qui avait appartenu à Alexandre.

«Les hommes droits» (trad. de Lausanne) sont sans doute les Juifs qui lui donnèrent l'assistance dont nous avons parlé, sans laquelle il eût échoué; par leur moyen il soumis complètement l'Egypte à sa puissance, en l'an 47 av. J.-C.

«Il lui donna une fille entre les femmes pour ruiner le royaume.» La passion que César avait conçue pour Cléopâtre, de laquelle il eut un fils, est regardée par les historiens comme la seule raison pour laquelle il entreprit une campagne aussi dangereuse que la guerre d'Egypte. Cela le retint en Egypte plus longtemps que ses affaires ne le demandaient, car il passait des nuits entières dans les festins et la débauche, avec cette reine dissolue; mais, dit le prophète, «cela ne réussira pas, et elle ne sera pas à lui.» Cléopâtre s'allia à Antoine, l'ennemi de César-Auguste, et employa toute sa puissance contre Rome

LE PREMIER MESSAGE DU SAUVEUR APRÈS SA RÉSURRECTION.

On dit que le premier jour de la semaine est le jour du Seigneur, parce que Christ ressuscita des morts en ce jour, mais on ne trouve aucune raison de ce genre dans la Bible pour justifier l'emploi de ce terme. Il n'est pas même dit que le jour du Seigneur est le premier jour de la semaine, et le terme jour du Seigneur ne se trouve qu'une fois dans le Nouveau Testament. Apoc. 1 : 10. (Lausanne). Mais il y a six passages écrits avant que Jean eût été exilé à Patmos (Mat. 28 : 1; Marc 16 : 2, 9; Luc 24 :

1 ; Act. 20 : 7 ; 1 Cor. 16 : 2) et deux qui furent écrits après son retour (Jean 20 : 1, 19) dans lesquels se trouve le terme premier jour de la semaine. Dans aucun de ces passages il n'est enseigné que le Seigneur ait choisi ce jour comme sien. Jean écrivit son Evangile après son retour de Patmos, mais lorsqu'il mentionne le premier jour de la semaine, il n'y donne aucun titre sacré, ce qui montre qu'il n'avait aucune idée qu'il méritât d'être appelé jour du Seigneur.

Il n'y a donc aucune autorité dans la Bible pour appeler le premier jour le jour du Seigneur, car dans chaque exemple où nous savons qu'il est question du premier jour, il n'est point mentionné sous un titre sacré, et on ne lui attribue aucune sainteté. On ne peut non plus établir le titre de jour du Seigneur, comme nom du premier jour de la semaine, par l'histoire ecclésiastique, car la période de presque cent ans s'écoula après que Jean eut sa vision à Patmos, et avant que l'on trouve un témoignage authentique où ce nom soit appliqué, quoiqu'il y ait plusieurs exemples pendant cette période où le premier jour soit mentionné.

Pourtant, la Bible parle du septième jour comme ayant été mis à part pour le Seigneur dès le commencement (Gen. 2 : 2, 3 ; Ex. 20 : 8–12), et comme le jour qui lui est consacré (Esa. 58 : 13), et même comme le jour dont le Fils de l'homme est le Seigneur. Nous ne pouvons nier que le septième jour est consacré au Seigneur et qu'il le réclame comme son jour, à moins que nous ne puissions trouver dans la Bible que le Seigneur ait mis de côté ce jour et qu'il ait donné son nom et sa place au premier jour de la semaine, ce que personne n'a pu faire jusqu'à présent.

Si pourtant le premier jour est devenu le jour du Seigneur par la résurrection de Christ il l'est certainement devenu aussitôt que le Sauveur fut ressuscité des morts. Il n'y a jamais eu et il ne peut jamais y avoir de premier jour de la semaine plus sacré que celui où Christ se montra pour la première fois, lui-même aux femmes, près du sépulcre. Si quelque premier jour fut jamais digne d'être honoré par la dévotion d'assemblées religieuses, celui au matin duquel il envoya un message à ses disciples par les femmes, le fut au plus haut degré. Au fait, c'était le jour dans lequel le fondement de la sanctification du premier jour fut posé, si jamais il le fut.

On suppose aujourd'hui que c'est le devoir de tout pasteur d'enseigner au peuple à observer le premier jour, en l'appelant à se réunir en assemblées religieuses, en leur prêchant la parole de Dieu, et en particulier en leur disant que c'est le jour du Seigneur, parce que Christ est ressuscité des morts en ce jour. Or le Seigneur Jésus-Christ est le premier et le plus éminent de tous les ministres du Nouveau Testament. C'était à lui de donner le premier exemple de convoquer des assemblées en ce jour et de célébrer le jour de sa résurrection. Nous savons qu'aucun homme ne peut perfectionner son exemple en agissant plus sagement qu'il ne le fit. Que fit donc notre Seigneur, pour honorer le jour où il se manifesta aux femmes, et pour enseigner aux disciples que c'était le jour du Seigneur pendant lequel ils devaient tenir leurs assemblées dorénavant?

Il envoya un message à ses disciples par les femmes afin qu'ils l'attendissent dans un certain lieu. Mat. 28 : 10. L'ange avait précédemment envoyé le même message. Vers. 7. Leur a-t-il dit: Dites à mes frères de s'assembler ce matin et je me trouverai au milieu d'eux, car ce jour est devenu un jour saint par ma résurrection? Non, il n'a pas dit cela. Dit-il: Allez dire à mes frères que je me joindrai à eux cette après-midi? Il ne dit pas même cela. Dit-il: Allez dire à mes frères que je veux me trouver au milieu d'eux cette soirée, à la fin du jour? Il ne le dit pas, car s'il l'avait fait, deux de ses disciples ne se seraient pas rendus cette après-midi à Emmaüs pour y passer la nuit. Luc 24 : 13, 29.

Que dit Christ dans ce message concernant le premier jour? Rien. Il ne mentionne pas même le jour. Quel était donc ce message? *«Allez, et dites à mes frères de se rendre en Galilée, et que c'est là qu'ils me verront.»* Mat. 28 : 10. Se rendirent-ils ce jour-là en Galilée? La distance était si grande que cela n'était pas possible, et nous savons qu'ils étaient à Jérusalem ce soir-là, lorsque deux d'entre eux revinrent d'Emmaüs. Luc 24 : 33.

L'assemblée convoquée par Christ fut tenue sur une montagne en Galilée (Mat. 28 : 16), et ne peut avoir eu lieu qu'après l'apparition de Christ à ses disciples au bord du lac de Génézareth, car c'était la troisième fois qu'il leur apparaissait. Comparez Jean 21 : 1, 14 avec Jean 20 : 19, 26. Quel fut le jour de la semaine où fut tenue l'assemblée convoquée par Christ sur la montagne de Galilée? Le Saint-Esprit n'a pas jugé important de nous le dire. Pourquoi pas? Parce que Christ n'avait pas l'intention d'établir un nouveau jour pour le service divin.

L'ÉPITRE AUX GALATES.

—UNE—

CONVERSATION ENTRE DEUX VOISINS.

TROISIÈME ARTICLE.

I

La Question sous Discussion.

MONSIEUR B.—Depuis notre dernière entrevue, j'ai continué d'étudier l'épître aux Galates. Je n'essaierai point de réfuter ce que vous avez dit en réponse à mes précédents arguments contre l'autorité de la loi de Dieu, mais j'ai maintenant d'autres arguments pour montrer que cette loi est abolie. St.-Paul dit: «Ainsi la loi a été notre conducteur pour nous amener à Christ, afin que nous soyons justifiés par la foi. Mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous ce conducteur; car vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ. Car vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez été revêtus de Christ.» Gal. 3 : 24–27. Dieu donna la loi pour être le conducteur des Hébreux jusqu'à ce que Christ vînt ; mais lorsque Christ commença à prêcher l'Evangile, ou du moins lorsqu'il mourut, la loi de Dieu perdit son autorité et son office.

MONSIEUR A.—Si vous voulez lire ce passage avec plus de soin, vous découvrirez l'erreur qui vous fait penser que l'apôtre enseigne ici l'abolition de la loi de Dieu. Il parle d'un important changement dans la relation existant entre la loi de Dieu et le pécheur, et il indique le temps où ce changement a lieu. Vous supposez que l'époque de ce changement est le premier avénement de Christ ; et vous concluez en conséquence que ce changement lui-même est l'abolition de la loi de Dieu. Mais le changement dans la relation existant entre la loi de Dieu et le pécheur dont parle Paul, n'a pas lieu pour tous les hommes et n'arrive pas au même moment pour toutes les personnes qui ont part à ce changement. Le langage de l'apôtre est décisif. Ce changement arrive pour chaque personne lorsqu'on est «justifié par la foi». Vers. 24. Ou, suivant le verset 26, il arrive lorsqu'on devient un enfant de Dieu «par la foi en Jésus-Christ». L'événement qui marque ce changement n'est donc pas la mort de Christ, mais la conversion du pécheur. Le changement ne peut donc être l'abolition de la loi de Dieu, car si c'était cela, il aurait lieu une fois pour toutes, et cela concernerait également tous les hommes.

II

La Condamnation de la Loi remplacée par la Justification par la Foi, à la Conversion de chaque Personne.

M. B.—Si le changement de relation entre la loi de Dieu et le pécheur, dont il est parlé dans ces versets a lieu à la conversion, alors je me suis complétement trompé en supposant que ce changement était l'abolition de la loi de Dieu. Car le changement à la conversion n'a pas lieu dans la loi, mais dans le pécheur, et quoique la loi cesse de condamner l'homme converti, elle continue de condamner tous les inconvertis, ce qu'elle ne pourrait faire si elle n'exerçait pas une autorité perpétuelle. Mais ne pourriez-vous pas vous tromper en enseignant que la venue de la foi ou la révélation de la foi a lieu à la conversion? Pourquoi ne pourrions-nous pas comprendre que la foi est venue ou a été révélée lorsque Christ a commencé à prêcher l'Evangile? Voyez les versets 23, 25.

M. A.—Si la foi ne vint pas ou ne fut pas révélée avant que notre Seigneur commençât à prêcher, tous ceux qui moururent avant ce temps sont perdus. Mais le salut par la foi au sang du Rédempteur a été la seule espérance des enfants de Dieu depuis la chute d'Adam. St.-Paul dit qu'Abel, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse et une foule innombrable d'autres, durant la période de l'Ancien Testament, possédèrent cette foi qui sauve, et que tous moururent dans la foi. Héb. 11. Nous savons donc que ces hommes ne durent pas attendre la venue de Christ, pour que cette foi leur fût révélée, mais qu'ils devinrent les enfants de Dieu par la foi en Christ, au moment de leur conversion. Vers. 25, 26.

III

Pendant l'Ancienne Dispensation, les Hommes furent sauvés par Christ, et non par la Loi.

M. B.—Mais qui sont alors les personnes qui, avant la venue de la foi, étaient renfermées sous la garde de la loi, et sous le péché? Vers. 22, 23. J'ai compris que c'était le peuple de Dieu durant la période de l'Ancien Testament, pendant que la loi de Dieu était en autorité et pendant que cette foi en Christ n'était pas encore révélée.

M. A.—Si les saints, durant la période de l'Ancien Testament étaient dans la condition que vous leur avez assignée, leur sort était vraiment malheureux. Ils étaient tenus sous la condamnation par la loi, à cause de leurs péchés, et ils ne pouvaient échapper à cette condamnation, si vous avez raison, parce que le chemin du salut par la foi en Christ n'était pas révélée. Mais si la révélation de la foi n'eut pas lieu avant la venue de Christ, alors tous ceux qui vécurent durant la période historique de l'Ancien Testament moururent dans la condamnation à cause du péché.

M. B.—Je ne puis répondre à votre argument, à moins de dire que, quoique les hommes soient sauvés sous la présente dispensation par la foi et non par la loi, durant l'ancienne dispensation ils étaient pourtant sauvés par la loi. Ceci doit être vrai, si la foi ne fut révélée qu'à la venue de Christ, à moins de dire que tous moururent dans le péché pendant cette dispensation.

M. A.—Aucun homme n'a jamais été sauvé du péché autrement que par le sang de Christ. La loi de Dieu ne pouvait pas plus pardonner le péché avant que Christ vînt, qu'elle ne peut pardonner le péché maintenant, et il n'est jamais arrivé que les pécheurs aient pu devenir justes par leur propre obéissance à la loi morale. Ils doivent d'abord obtenir le pardon de leur transgression, et ils doivent être convertis par la grâce de Dieu, avant de pouvoir garder les commandements. Ce pardon et cette conversion ne peuvent venir que par Christ. Pourtant beaucoup de personnes qui croient qu'il est impossible que le chrétien observe réellement les commandements, supposent que, durant l'ancienne dispensation, les pécheurs pouvaient les garder et être sauvés par eux. Ceci est manifestement faux, et par conséquent nous devons affirmer que la foi qui sauve l'homme du péché fut révélée aux jours mêmes d'Abel et ne fut point cachée à la connaissance des hommes, durant toute la période de l'Ancien Testament.

IV

Qui sont les Personnes renfermées sous la Garde de la Loi?

M. B.—Vous m'avez convaincu que la révélation de la foi qui sauve et par laquelle les hommes peuvent être justifiés devant Dieu, ne signifie pas le changement de l'ancienne dispensation à la nouvelle, au premier avénement de Christ, mais qu'elle doit signifier le changement qui a lieu à la conversion, lorsque les hommes deviennent les enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ. Vous m'avez montré que ceux qui sont renfermés dans le péché par la loi ne sont pas les saints de l'ancienne dispensation. Quelles sont donc les personnes ainsi renfermées dans le péché?

M. A.—La réponse n'est pas difficile. Ceux qui sont renfermés dans le péché sont tous les hommes inconvertis. Ceci est manifestement vrai, suivant le verset 22, et est confirmé par le fait que la seule délivrance est par la foi dans le sang de Christ. St.-Paul et les Galates étaient tous autrefois ainsi renfermés. Vers. 23–26. Lorsque la loi tient les hommes ainsi renfermés sous la condamnation, elle exerce l'office de conducteur pour les amener à Christ, car elle leur enseigne qu'ils sont perdus s'ils n'ont un Rédempteur. Comparez les versets 23 et 24. Cette relation entre la loi de Dieu et le pécheur cesse à la conversion du dernier, car à la condamnation a succédé la justification. Mais ce changement de relation entre la loi de Dieu et le pécheur ne peut signifier l'abolition de cette loi, car le changement n'a pas seulement eu lieu chaque fois qu'un pécheur a été pardonné durant la dispensation évangélique, mais il eut lieu également chaque fois qu'un pécheur fut converti durant la période de l'Ancien Testament.

V

L'Origine du Conflit entre la Loi de Dieu et le Pécheur.

M. B.—Voulez-vous donc expliquer ce changement de relation entre la loi de Dieu et le pécheur, ayant lieu à la conversion de ce dernier?

M. A.—Nous devons étudier les versets 21–23, afin de comprendre la relation entre la loi de Dieu et le pécheur, et afin de comprendre pourquoi cette relation est changée à la conversion. Mais considérons d'abord les principes généraux qui sont à la base de ce changement: 1° La loi de Dieu tire son origine du moment où Dieu créa l'homme capable de discerner le bien du mal, et capable d'accomplir parfaitement ce qui est bien. 2° Le péché commença lorsque l'homme se rebella contre Dieu. 3° La malédiction de la loi commença lorsque Dieu prononça une sentence de mort sur l'homme. Gen. 3: 14–19. 4° La promesse ou l'Evangile tire son origine du moment où Dieu annonça un Sauveur. Gen. 3: 15. 5° La loi de péché a commencé lorsque l'homme perdit son innocence. Rom. 7: 22, 23.

M. B.—Si ces choses sont vraies, elles expliquent l'origine du conflit existant entre la loi de Dieu et le pécheur.

M. A.—L'homm a été en désaccord avec la loi de Dieu depuis l'entrée de la loi de péché dans son cœur. Il a donc eu besoin de conversion, afin qu'il pût être amené en harmonie avec la loi de Dieu, et délivré de sa terrible malédiction. C'est la promesse, ou l'Evangile seul qui peut faire ceci, non en changeant la loi de Dieu qui est toujours juste, mais en changeant la nature du pécheur qui est entièrement mauvaise.

VI

Comment la Loi coopère avec l'Evangile dans la Conversion des Hommes.

M. B.—Voulez-vous parler d'une manière précise du changement qui a lieu dans la relation de la loi de Dieu avec le pécheur?

M. A.—Je le ferai en aussi peu de mots que possible. La loi de Dieu ne peut donner la vie éternelle au pécheur, parce qu'elle ne peut le rendre juste. Comparez le verset 21 avec le chap. 2: 21. Pourquoi donc la loi morale fut-elle donnée au pécheur, et quel bien lui fait-elle? St.-Paul répond à cette question plus d'une fois. C'est ainsi qu'il dit: «Or la loi est survenue pour faire abonder le péché.» Rom. 5: 20.

M. B.—Mais si la loi est entrée pour rendre l'homme plus méchant, comment cela peut-il être pour la gloire de Dieu ou pour le bien de l'homme?

M. A.—St.-Paul ne dit pas que la loi entra pour rendre l'homme plus méchant. La loi entra avec une majesté solennelle au mont de Sinaï, afin que par le moyen de sa pure lumière, les hommes pussent voir la grandeur de leur culpabilité. C'est quelque chose que les hommes doivent découvrir, afin de mettre de côté leur propre justice et rechercher le pardon par le sang de Christ. Mais l'apôtre aussi expliquait l'avantage que les pécheurs tirent de la loi, dans Gal. 3: 22. «Mais l'Ecriture a tout renfermé dans le péché [par le moyen de la loi de Dieu] afin que ce qui avait été promis fût donné par la foi en Jésus-Christ à ceux qui croient.»

M. B.—Je ne vois pas comment la terrible condamnation de la loi de Dieu peut aider à aucun pécheur à croire en Christ.

M. A.—L'office de la loi de Dieu est d'enseigner aux hommes qu'ils sont pécheurs et doivent mourir s'ils ne peuvent obtenir le pardon. Rom. 3: 19, 20; 5: 20; 7: 7. Sans cette instruction, tout pécheur périrait dans son orgueil et sa propre justice. C'est pour cette raison que St.-Paul appelle la loi le conducteur pour nous amener à Christ. Gal. 3: 24–26. Si les hommes ne se trouvaient pas sous la terrible condamnation de la sainte loi de Dieu, ils ne chercheraient jamais à être justifiés par la foi au sang de Christ.

M. B.—Si vous êtes correct en ceci, alors la loi de Dieu et l'Evangile de Christ sont le plus intimement liés dans la conversion du pécheur. Ils ont été ainsi liés depuis que le premier pécheur a été pardonné. Ce n'était pas tout loi et rien Evangile durant la première dispensation, et ce n'est pas tout Evangile et rien loi, durant la présente dispensation.

M. A.—Lorsque les hommes sont invités à croire en Christ sans qu'on leur ait d'abord enseigné la repentance, l'Evangile est prêché sans la loi, et on leur enseigne à croire qu'ils sont justifiés par la foi sans qu'ils comprennent la nature de leur culpabilité à la lumière de la loi de Dieu.

VII

La Relation établie entre la Loi et le Pécheur, à la Conversion de ce Dernier.

M. B.—Mais la loi ne perd-elle pas son autorité pour chaque pécheur au moment où il est justifié par la foi? L'apôtre ne dit-il pas qu'après que «la foi est venue, nous ne sommes plus sous ce conducteur»? Gal. 3: 25.

M. A.—Il y a certainement un changement des plus importants dans la relation existant entre la loi de Dieu et le pécheur, au moment de la conversion. Mais ce changement n'a pas lieu dans la loi de Dieu, mais dans le pécheur. C'est l'Evangile qui fait ce changement. La loi de Dieu est parfaitement droite et le pécheur est entièrement déchu. La loi de Dieu ne perd pas son autorité, mais le pécheur qui se repend et croit en Christ perd sa culpabilité.

M. B.—La loi cesse donc de condamner le pécheur, parce que le pécheur a été lavé de son péché dans le sang de Christ.

M. A.—Si l'Evangile justifiait le pécheur en déclarant injuste la loi par laquelle il est condamné, cela mettrait fin pour toujours à la loi de Dieu. Mais l'Evangile ne pardonne qu'à ceux qui reconnaissent qu'ils ont été justement condamnés. Quand le pécheur a été amené à Christ par la loi, et qu'il continue de demeurer en Christ, alors il n'a plus besoin que la loi de Dieu poursuive cette œuvre particulière en lui. Pourtant d'autres hommes ont besoin d'être amenés à Christ, de sorte que la loi qui a rempli cet office de conducteur même depuis la conversion d'Abel ne cessera cette œuvre que lorsque l'Evangile cessera de sauver les hommes.

M. B.—Mais lorsque les hommes sont justifiés par la foi, ne cessent-ils pas de reconnaître l'autorité de la loi de Dieu?

M. A.—St.-Paul a répondu a cette question dans Rom. 3: 30. «Anéantissons-nous donc la loi par la foi? Nullement. Au contraire, nous établissons la loi.» Il nous dit quelle espèce de foi Dieu accepte, c'est «la foi qui est agissante par la charité.» Gal. 5: 6. Il nous dit aussi que cette «charité est l'accomplissement de la loi.» Rom. 13: 10. St.-Jean confirme ceci en disant: «C'est en ceci que consiste l'amour pour Dieu: que nous gardions ses commandements.» Nous savons donc que l'homme qui est justifié par la foi devient un observateur de la loi de Dieu. Il n'est plus sous la condamnation de la sainte loi de Dieu, et il n'a plus besoin d'être conduit par elle à Christ pour trouver le pardon. Mais il a formé une nouvelle et plus précieuse relation avec cette loi, car elle est maintenant écrite dans son cœur et il accomplit dans sa vie la justice de ses préceptes. Ps. 37: 31; Jér. 31: 33; Rom. 8: 4.

M. B.—Je désire parler encore avec vous de ce sujet lorsque vous trouverez un moment favorable.

EGYPTE.

DANS les anciens âges, lorsque les pyramides furent construites, l'Egypte était la plus puissante monarchie sur la terre, et les Egyptiens étaient supérieurs à tous les autres peuples dans les arts et dans les sciences. Durant presque toute la période du royaume de Juda, les rois d'Egypte étaient les rivaux en puissance des rois de Ninive et de Babylone. 1 Rois 14: 25; 2 Rois 18: 19–21; 23: 29; 24: 7; 2 Chron. 35: 20;

Jér. 46 : 2, 17. Lorsque l'Egypte fut tellement puissante qu'elle s'éleva hautement dans son orgueil (Ezéch. 29 : 3), Dieu dit que ce royaume deviendrait le plus bas des royaumes et ne s'élèverait plus au-dessus des nations. Vers. 15. L'accomplissement de cette prophétie est des plus remarquables. L'Egypte tomba entre les mains des rois de Babylone, puis au pouvoir des Mèdes et des Perses, ensuite au pouvoir des Grecs, puis entre les mains des Romains, ensuite le pays tomba au pouvoir des Sarrasins et finalement entre les mains des Turcs. Ce pays a récemment fait des efforts, demeurés stériles, pour se soustraire à la domination étrangère, et la lutte a eu pour résultat un changement de maîtres, les Turcs ayant abandonné la place aux Anglais. Nous ne pouvons regretter ce changement quel que soit le résultat que l'on puisse encore attendre. Une chose est certaine : l'empire turc est dépouillé de ses provinces, en Europe, par les Russes, les Autrichiens et les Grecs, en Afrique, par les Anglais et les Français. Ces choses indiquent le prompt accomplissement de la dernière partie du chapitre 11me de Daniel. Nous prions nos lecteurs de lire soigneusement les articles de M. le pasteur Smith, sur ce chapitre.

A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

SA FIN.

PAR JACOB ABBOTT.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

NOUS aurions pu nous attendre à ce que Sysigambise, la mère de Darius fût du nombre de ceux qui se réjouirent le plus de la mort du conquérant; mais l'histoire nous dit qu'au lieu de cela, elle mena deuil sur lui avec une douleur prolongée et fut inconsolable. Alexandre avait été, en effet, quoique l'ennemi implacable de son fils, un ami fidèle et généreux pour elle. Il l'avait traitée en tout temps, avec le plus grand respect et la plus grande considération; il avait subvenu à tous ses besoins et lui avait procuré, de toute manière, le confort et le bien-être. Elle avait graduellement appris à le considérer et à l'aimer comme son fils; dans le fait, il l'appela toujours mère, et lorsqu'elle apprit qu'il n'était plus, il lui sembla que le dernier de ses protecteurs terrestres s'en était allé. Sa vie n'avait été qu'une scène continuelle de chagrin et d'affliction, et ce dernier coup lui donna la mort. Elle dépérit, continuellement inquiète et désolée. Elle perdit toute envie de manger et refusa, comme ceux qui souffrent de grandes angoisses morales, de prendre les aliments que ses amies et ses servantes la suppliaient de prendre. A la fin elle mourut. On dit qu'elle se laissa mourir de faim; mais ce fut probablement le chagrin et le désespoir d'être ainsi laissée dans ses dernières années, seule et sans amis, plutôt que la faim, qui la fit mourir.

Par un contraste bien frappant, il se passait à la même époque où cette scène de tristesse et de deuil avait lieu dans le palais de Sysigambise, une démonstration de la joie la plus sauvage et la plus tumultueuse, dans les rues et dans les places publiques de la ville d'Athènes, lorsque la nouvelle de la mort du grand roi de Macédoine arriva. La république d'Athènes, comme tous les autres Etats du sud de la Grèce, s'était soumise de très-mauvaise grâce à la suprématie macédonienne. Les Athéniens avaient résisté à Philippe, et ils avaient résisté à Alexandre. A la fin, leur opposition avait été vaincue et ils avaient été réduits au silence par la terrible vengeance qu'Alexandre avait exercée contre Thèbes; mais ils n'avaient jamais été réellement soumis. Démosthène, le grand orateur grec qui avait exercé une si puissante influence contre les rois de Macédoine avait été banni, et toute expression de mécontentement avait été étouffée. Pourtant l'esprit de mécontentement et d'hostilité existait encore plus invétéré que jamais et il était prêt à éclater avec une violence redoublée au moment où la terrible énergie d'Alexandre ne serait plus à craindre.

Lors donc que le bruit arriva à Athènes —car d'abord ce n'était qu'une rumeur— qu'Alexandre était mort à Babylone, toute la ville fut dans un état de joie la plus bruyante. Les citoyens s'assemblèrent dans les places publiques et se félicitaient et se haranguaient les uns les autres avec l'expression de la plus grande allégresse. Ils allaient proclamer leur indépendance et déclarer immédiatement la guerre à la Macédoine. Quelques-uns de leurs conseillers les plus anciens et les plus intelligents étaient pourtant plus paisibles et plus calmes. Ils recommandèrent un peu de délai afin de voir si ces nouvelles étaient réellement vraies. Phocion en particulier, qui était un des principaux hommes d'État de la ville, essaya d'apaiser l'excitation de la populace. «Ne nous précipitons pas, dit-il, nous avons le temps. Si Alexandre est réellement mort, il sera mort demain et le jour suivant, de sorte que nous aurons assez de temps pour agir avec délibération et discrétion.»

Quelque juste et vraie que fût cette manière de voir, il y avait en elle trop de reproche et de satire pour avoir quelque influence sur ceux auxquels ces paroles s'adressaient.

Le peuple était décidé à la guerre. Ils envoyèrent des commissaires dans toutes les villes du Péloponèse pour organiser une ligue offensive et défensive contre la Macédoine. Ils rappelèrent Démosthène de l'exil et prirent toutes les mesures militaires nécessaires pour établir et maintenir leur liberté. Les conséquences de ceci auraient été bien sérieuses, si le bruit de la mort d'Alexandre avait été faux; mais heureusement pour Démosthène et les Athéniens, elle fut suffisamment confirmée tôt après.

Le retour de Démosthène dans la ville fut pareil à l'entrée d'un conquérant. Au moment où on le rappela, il était dans l'île d'Egine, qui est environ à quarante milles au sud-ouest d'Athènes, dans un golfe de la mer Egée. Ils envoyèrent une galère publique pour le recevoir et l'amener sur terre ferme. C'était une galère à trois rangs de rames et disposée de manière à faire honneur à quelqu'un que l'on voulait distinguer publiquement. Athènes est située à quelque distance de la mer et n'a qu'un petit port nommé Pirée; depuis le bord, une avenue longue et droite conduit à la ville. La galère qui portait Démosthène arriva au Pirée. Dans ce moment, toutes les autorités civiles et religieuses de la ville se rendirent au port pour le recevoir et souhaiter la bienvenue à l'exilé. Une grande partie du peuple les avait suivies afin d'assister à ce spectacle et afin d'ajouter ses exclamations à l'expression de joie générale.

Pendant ce temps, on faisait les préparatifs pour les funérailles d'Alexandre, qui devaient être d'une magnificence et d'une splendeur sans égales. Il s'écoula deux ans avant qu'ils fussent achevés. Le corps avait été d'abord embaumé, suivant l'art des Egyptiens et des Chaldéens, et puis placé dans une sorte de sarcophage dans lequel il devait être conduit dans sa dernière demeure. Alexandre, on s'en souvient, avait donné ordre que son corps fût transporté dans le temple de Jupiter Ammon, dans l'Oasis égyptienne, où il avait été déclaré fils d'un dieu. Il semblerait incroyable qu'un esprit comme le sien pût réellement admettre une superstition aussi absurde que l'histoire de sa divine origine, et nous devons supposer qu'il donna cet ordre afin que le lieu de son ensevelissement confirmât l'idée de sa nature surhumaine dans l'opinion générale des hommes. En tout cas, ses ordres étaient tels, et les autorités qui demeurèrent au pouvoir à Babylone, après sa mort, préparèrent tout pour les exécuter.

C'était un long voyage. Transporter son corps, par une procession funèbre, formée aussitôt après la mort, comme les arrangements pouvaient en être faits, de Babylone aux frontières occidentales de l'Egypte, à une distance de mille milles, fut peut-être le plus grand projet d'enterrement qui fût jamais formé. Il y a quelque chose de semblable dans le transport des restes de Napoléon de St.-Hélène à Paris, quoique ceci ne fût pas réellement un enterrement. L'enterrement d'Alexandre était simplement une procession funèbre, allant du palais où il mourut au cimetière convenu—marche d'un millier de milles, c'est vrai, mais tout dans l'intérieur de ses propres possessions. La grandeur de cet acte est toute dans la magnificence avec laquelle chaque chose fut préparée, car après tout, ce n'était qu'un passage de sa demeure au lieu de sa sépulture, dans ses propres Etats.

On construisit avec grand soin un immense chariot pour transporter le corps. Les récits que l'on a faits de la richesse et de la splendeur de ce véhicule sont presque incroyables. Les clous et les moyeux des roues étaient couverts d'or et les extrémités des axes, où ils ressortaient étaient parés d'ornements d'or massif. Les roues et les axes étaient si grands et si éloignés les uns des autres, qu'ils supportaient une plate-forme ou plancher large de 12 pieds et long de 18 pieds. Sur cette plate-forme, on construisit un magnifique pavillon supporté par des colonnes ioniques et orné avec profusion, en dedans et en dehors, de pourpre et d'or. L'intérieur formait un appartement, plus ou moins ouvert sur les côtés et resplendissant de pierres précieuses dans l'intérieur. Un espace de 12 pieds de large, sur 18 de long, formait une chambre d'une grandeur considérable, et il y avait assez de place pour ce que l'on désirait y faire. Au fond se trouvait un trône quelque peu élevé, sculpté et doré avec profusion. Il était vide, mais des couronnes représentant les différentes nations sur lesquelles Alexandre avait régné y étaient suspendues. Au pied du trône était le cercueil, fait, dit-on, d'or massif et contenant, outre le corps, une grande quantité d'aromates et de parfums qui remplissaient l'air de leur senteur. Les armes que portait Alexandre étaient placées en vue, entre le cercueil et le trône.

Aux quatre côtés du chariot, on avait sculpté des bas-reliefs représentant Alexandre lui-même et d'autres guerriers de sa suite. On y remarquait des colonnes macédoniennes et des escadrons persans, des éléphants des Indes et des troupes à cheval, et d'autres emblèmes de la grandeur et de la puissance du héros dont on déplorait la perte. Autour du pavillon, il y avait des franges en or, aux pendants desquelles étaient attachées des clochettes qui produisaient un son lugubre, à mesure que le chariot avan-

çait. Une longue colonne de mules, au nombre de soixante-quatre, disposées par rangs de quatre, traînaient ce pesant chariot. Ces mules avaient été toutes choisies pour leur grande taille et leur force, et étaient splendidement caparaçonnées. Elles avaient des colliers garnis d'or et enrichis de pierres précieuses.

Avant que la procession se mît en marche, une armée de pionniers et d'ouvriers fut envoyée pour réparer les routes, solidifier les ponts et enlever les obstacles tout le long de la route par laquelle devait passer le convoi. A la fin, lorsque tout fut prêt, la procession solennelle commença à se mouvoir et passa à travers les rues de Babylone. Aucune plume ne peut décrire l'énorme foule des spectateurs qui s'assemblèrent pour voir son départ et qui se pressaient le long de la route, à mesure qu'elle passait de ville en ville, dans son long et fatigant voyage.

Pourtant, malgré toute cette pompe et cette parade, le corps n'arriva jamais à sa destination. Ptolémée, l'officier entre les mains duquel l'Egypte tomba à la division de l'empire d'Alexandre, vint au-devant de la procession avec une grande escorte de troupes, lorsqu'elle arriva en Egypte. Il préféra, pour une raison quelconque, que le corps fût enterré dans la ville d'Alexandrie. Il fut en conséquence déposé là, et un grand monument fut élevé dans ce lieu. On dit que ce monument subsista quinze cents ans, mais tout vestige en a maintenant disparu. Mais la ville d'Alexandrie elle-même est le vrai monument du conquérant; le plus grand et le meilleur qu'aucun autre n'ait peut-être laissé après lui. C'est un monument aussi que le temps ne détruira pas; sa position et son caractère, comme Alexandre le prévit, en lui apportant une rénovation continuelle, en assure la perpétuité.

Alexandre mérita bien le nom et la réputation de Grand. Il fut vraiment grand dans tous ces pouvoirs et ces capacités qui peuvent élever un homme au-dessus des autres. Nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir à l'énergie extraordinaire de son génie, quoique nous condamnions le but cruel et égoïste auquel il consacra sa vie. Il fut simplement un ravisseur, mais un ravisseur sur une si grande échelle, que les hommes, en considérant sa carrière, ont généralement perdu de vue la méchanceté de ses crimes, en admirant les proportions grandioses dans lesquelles ils furent commis.

(FIN.)

LA PURETÉ.

LA PURETÉ! Que ce mot est précieux! Comme toutes les choses qui sont belles et grandes culminent dans ce mot!

Nous sommes tous naturellement impurs, vils, noirs de péchés! Plus que çà, «depuis la plante du pied jusqu'à la tête, il n'y a rien d'entier; mais il n'y a que blessures, meurtrissures et plaies purulentes, qui n'ont point été nettoyées, ni bandées, et dont pas une n'a été adoucie avec de l'huile.» Esa. 1 : 6. Cependant Dieu désire que nous soyons purs. «Heureux ceux qui ont le cœur pur», c'est-à-dire, non simplement en apparence, mais aussi de cœur. Est-ce que c'est possible? Oui, certainement, parce que Dieu ne nous dit pas de faire ce qui est impossible. Il n'est pas possible de le faire dans notre condition naturelle, c'est-à-dire charnelle, sans Dieu, étrangers. Mat. 5 : 8. Mais en vérité, Dieu a ouvert une voie afin que nous devinssions purs nous-mêmes.

Premièrement. Il est une «source ouverte . . . . pour le péché et pour la souillure.» Zach. 13 : 1. Regardez bien ceci, cher lecteur, voici une fontaine de Dieu pour *votre* péché, pour *le mien*, grâce, bien des grâces à Dieu, parce que j'ai fait l'épreuve de son efficacité. En avez-vous fait l'épreuve? «Le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché.» Nous qui croyons au Seigneur et qui avons «été baptisés en Christ» (Gal. 3 : 27) et qui marchons «selon l'Esprit», (Rom. 8 : 1) louez-le, ô louez l'Eternel. Maintenant il n'y a point d'accusation contre vous, au sujet des méfaits qui sont passés. Vous êtes heureux et bénis. Votre transgression est quittée, votre péché est couvert (Ps. 32 : 1) par le sang de Jésus-Christ. Jamais il ne reparaîtra. Les «péchés commis auparavant» (Rom. 3 : 24) sont pardonnés, jetés au profond de la mer. Mich. 7 : 19. Le sang de Jésus-Christ suffit à cette œuvre. Eh bien! il est très-bon de s'écrier «Qui est le Dieu fort semblable à toi, qui ôte l'iniquité et qui passe par-dessus les péchés du reste de son héritage? Il ne tient pas toujours sa colère, parce qu'il se plaît à faire miséricorde.» Vers. 18.

Mais cela est-il tout? Plusieurs pensent que oui. «Tout est accompli» (Jean 19 : 30), dit-on. Oui, l'œuvre prophétique du Seigneur Jésus est accomplie. Mais il vit —il est toujours vivant—pourquoi? Pour intercéder pour nous. Héb. 7 : 25. Le Seigneur voit que nous sommes dans des lieux glissants, et il n'est pas glorifié quand nous tombons dans le péché. Il nous dit: Allez et ne péchez plus à l'avenir. Jean 8 : 11. Ici, nous ne vivons que par le pouvoir de l'Esprit et par la force de l'intercession de Christ, qui est ressuscité des morts. Voilà la pureté de la vie!

Deuxièmement, la pureté du *cœur*. «Heureux ceux qui ont le cœur pur.» Marc 5 : 8. «Toutes les pensées amenées captives à l'obéissance de Christ.» 2 Cor. 10 : 5. Il me faut éprouver que c'est en Lui que je vis. Je ne suis point à moi-même, j'ai été acheté à «un grand prix. 1 Cor. 6 : 19, 20. Je suis tout à Lui. Réjouissez-vous avec moi, mon cher lecteur. Moi-même, je suis mort. Je ne dois pas avoir de volonté quelconque, de désir particulier, si ce n'est de Lui, en Lui, à Lui. O, esclavage rempli de charme et d'amour! Seigneur, je te prie de resserrer tes cordes, d'affermir tes bandes. Tire-moi entièrement hors de moi-même. Ne me permets pas de volonté, excepté la tienne. Sois mon Tout en tout.

Troisièmement. Cette pureté morale, spirituelle a un côté pratique. Il ne faut pas qu'elle soit seulement intérieure, vue par Dieu, si profonde que les yeux des mortels ne puisse la distinguer, mais il faut qu'elle soit agissante. Phil. 2 : 15. Nos paroles seront divines, sincères, sans reproche. Ce ne seront pas les paroles de l'hypocrite, à la figure grave, mais la parole de l'Esprit, assaisonnée de sel. Col. 4 : 6. Nos méthodes et nos habitudes devraient être en harmonie avec notre profession de foi. «Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits.» Mat. 7 : 18. On surveille beaucoup notre manière de vivre. Rappelons-nous souvent que la Bible nous dit d'être «doux»? 1 Pier 3 : 8. Voilà la politesse divine. Ce n'est point de faire des *salamalec* aux riches et aux grands; mais voici, la sainte courtoisie est la bonté qui se montre dans les actions d'amour envers les pauvres de ce monde, ceux qui ont une position inférieure à la nôtre.

Cher frère et chère sœur en Christ, permettez-moi d'indiquer quelques exemples tirés de la vie commune, où ceux qui désirent cultiver la pureté du cœur semblent s'oublier: les uns paraissent donner à plaisir un travail inutile à leurs serviteurs; les autres entrent chez leurs amis sans remarquer le décrottoir et le paillasson destinés à enlever la boue de leurs chaussures; d'autres encore entrent et sortent des appartements en laissant les portes ouvertes, ou tout sens dessus dessous, comme si ceux qui les entourent avaient charge de remettre en place ce qu'ils dérangent. Je pourrais multiplier au centuple les exemples pour montrer ces actes d'impolitesse si contraires à la pureté du cœur. H. VEYSEY.

Correspondance.

EUROPE SEPTENTRIONALE.

J'AI eu le privilége d'assister à la conférence de Bâle. Je suis reconnaissant envers Dieu d'avoir pu revoir une fois de plus nos chers frères Andrews, Loughborough et Haskell, et de recevoir d'eux, instruction et encouragement. Je fus aussi encouragé de voir d'autres collaborateurs et de faire connaissance avec les frères et sœurs demeurant à Bâle. Puisse le Seigneur bénir chacun de nous et nous unir dans l'espérance bénie d'un lien immortel qui ne sera jamais brisé.

Ma fille aînée est encore malade; depuis trois mois elle se trouve dans la même position. Son état ne semble pas s'aggraver, et s'il y a quelque mieux, il est à peine sensible.

Le premier Sabbat du mois d'octobre, l'église de Christiana célébra la Cène, après qu'une personne eût été baptisée et jointe à l'église.

En Danemark, frère Brorson a travaillé à Alstrup et aux environs. Une sœur fut baptisée et reçue dans l'Eglise. La sainte Cène fut célébrée à Alstrup, et le Sabbat suivant à Orso. Les assemblées furent bien fréquentées dans les deux endroits. Frère B. a aussi prêché à Hemland, Ollokjopin, Sknade et à Höver. Ces assemblées ont été bien fréquentées. A Sjelland, deux frères, Hansen et Larsen ont tenu pendant l'été des assemblées les jours de Sabbat et de Dimanche.

Frère Rosqvist tient des assemblées à Stockholm et le peuple semble écouter avec un intérêt croissant, pendant que frère Jonssen travaille à Grythyttehed et dans d'autres localités.

Dans la partie septentrionale de la Norvége, frère Berg a fait une tournée avec des traités, tout en tenant çà et là des assemblées. Il a travaillé avec succès, car durant l'année il a obtenu 200 nouveaux abonnés à nos journaux, sans compter les souscriptions d'essais et la vente de traités et journaux pour fr. 220. Il a visité 52 villes et villages. Nous prions Dieu qu'il bénisse l'œuvre dans tous les pays, parmi toutes les nations, et, quoique faibles instruments, nous bénissons Dieu de ce qu'il nous permette de travailler pour sa gloire et le salut de nos semblables. J.-G. MATTESON.

Christiana, 8 Novembre 1882.

EXTRAITS DE LETTRES.

Extrait d'une lettre de Suisse:

J'ai lu avec un intérêt palpitant les articles sur la „Destinée de l'Homme". Je les lis d'abord avidement, puis une seconde fois avec plus de soin. J'ai éprouvé un immense soulagement à la pensée ou certitude que les morts dorment, car je trouvais affreux que depuis des milliers d'années il se trouvât des méchants en enfer. Lors même que je n'aurais rien trouvé de plus dans votre journal,

je pourrais vous remercier tout le reste de ma vie pour la conviction que j'ai reçue sur ce sujet.

J'ai trouvé dans votre journal de précieux enseignements et des lumières sur divers sujets dont je cherchais la solution depuis longtemps. Que le Seigneur vous accorde sa bénédiction dans votre œuvre, qu'il fortifie votre foi et votre zèle, et donne une nouvelle mesure de son Esprit à tous ceux qui dirigent votre journal ou y coopèrent. C'est le vœu sincère d'une sœur qui vous aime et s'intéresse à votre œuvre.

NAPLES.—Nous avons reçu de bonnes nouvelles de cette ville. Le frère qui nous écrit nous cite deux personnes, mari et femme, qui ont adopté nos vues par la simple lecture de la Bible, ignorant qu'il y eût une église qui les enseignât. Comme ils sont en voyage, ils se munirent de traités et prirent un abonnement aux SIGNES DES TEMPS. Quelques autres personnes, catholiques et incrédules même, reconnaissent la vérité, et l'église de Naples est très-encouragée. Priez pour nous, écrit l'auteur de la lettre, pour que le Seigneur bénisse sa Parole dans le cœur de ces personnes, afin qu'elles soient sauvées.

Ecole du Sabbat.

LEÇONS SUR L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT.

LEÇON XXVIII.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE.—SUITE.

1. QUEL avertissement notre Seigneur donne-t-il à ses disciples concernant leur manière d'agir pendant le jeûne? Mat. 6 : 16.

2. Pourquoi les hypocrites prennent-ils un air triste, et ont-ils un visage défiguré dans de telles occasions?

3. Quelle récompense reçoivent-ils?—Juste ce qu'ils recherchent: l'approbation des hommes.

4. Pourquoi Jésus exhorta-t-il ses disciples à être joyeux pendant qu'ils jeûnaient, ayant soin de paraître ce qu'ils étaient d'habitude?

5. En faisant ceci, que pouvaient-ils perdre?

6. Que gagnaient-ils?

7. Quel avertissement leur fut-il donné concernant les trésors rassemblés?

8. Pourquoi vaut-il mieux rassembler des trésors dans le ciel que sur la terre?

9. Pourquoi donc la plupart des hommes cherchent-ils avec une si grande ardeur à amasser des trésors ici-bas, et sont si peu désireux d'amasser des trésors dans le ciel?

10. Quelle est la signification de ces paroles: «Car où est votre trésor, là sera aussi votre cœur»?

11. Pourquoi vaut-il mieux diriger nos pensées vers les choses du ciel que vers les choses de la terre?—Nos caractères sont formés par nos habitudes de penser, et si nous voulons devenir purs et saints, nous devons reporter nos pensées sur les choses de cette nature.

12. Comment est-ce que notre Seigneur nous avertit de ne point juger et condamner les autres? Luc 6 : 37.

13. Quel encouragement est donné à ceux qui suivent ce précepte?

14. Qu'est-il promis à ceux qui pardonnent?

15. Comment sommes-nous encouragés à être généreux? Luc 6 : 38.

16. Par quelle parabole sommes-nous avertis de ne point nous confier en la sagesse des hommes? Vers. 39.

17. Quelle est notre seule source de sagesse infaillible?—La Parole de Dieu.

18. Quel est notre seul modèle parfait?—Jésus-Christ.

19. Par quelle parabole Christ montre-t-il la folie d'observer les fautes des autres, au lieu d'observer ses propres fautes? Verset 41.

20. Quelle réprimande fit-il à ceux qui essaient de corriger les autres pendant qu'ils se laissent aller eux-mêmes à de plus grands péchés?

21. Récitez Mat. 7 : 6.

22. Que suppose-t-on que ce passage signifie?—Que notre zèle contre le péché doit être dirigé par la discrétion.

23. Récitez le verset 12.

24. Comment ce précepte est-il parfois appelé?—La règle d'or.

25. Quelle recommandation est-il fait au verset 13?

26. Pourquoi le chemin de la destruction est-il représenté comme le chemin «spacieux», et le chemin qui conduit à la vie éternelle, comme le «chemin étroit»?

27. Comment sommes-nous mis en garde contre les faux prophètes?

28. Qu'entend-on par leur venue en «habits de brebis»?

29. Que signifient ces paroles: «au dedans, ce sont des loups ravissants»?

30. Comment peut-on reconnaître les faux prophètes? Vers. 16.

31. Par quelle parabole ceci est-il expliqué? Vers. 17, 20; Luc 6 : 43, 44.

32. Comment cette parabole est-elle expliquée? Luc 6 : 45.

LEÇON XXIX.

SERMON SUR LA MONTAGNE.—FIN.

1. COMMENT notre Seigneur commence-t-il son discours? Mat. 5 : 1–10.

2. Pourquoi le commence-t-il ainsi? Rép. Connaissant le désir universel de bonheur parmi les hommes, il commence par enseigner les conditions du bonheur.

3. Les conditions du bonheur données par notre Seigneur sont-elles les mêmes que celles que l'on suppose généralement pouvoir donner le bonheur?

4. Que recherche le monde en général?

5. Que dit Christ à l'égard des richesses comme source de bonheur? Luc 6 : 20, 24.

6. Comment beaucoup de gens regardent-ils l'orgueil?

7. Qu'en dit Christ? Mat. 5 : 5.

8. De quoi les hommes s'éloignent-ils?—De l'humilité.

9. Qu'aimons-nous naturellement?—Que tous parlent bien de nous.

10. Que dit Christ à l'égard de ces choses? Mat. 5 : 11 ; Luc 6 : 26.

11. Pourquoi Jésus-Christ appelle-t-il ses disciples le sel de la terre et la lumière du monde?

12. Comment traite-t-il la loi de Dieu?—Il l'exalte et corrige les vues erronées concernant son observance, explique l'esprit et la manière dans lesquels plusieurs de ces préceptes doivent être gardés.

13. Que corrige-t-il?

14. Qu'explique-t-il?

15. Que montre-t-il à l'égard de l'espèce d'obéissance requise par la loi de Dieu?—Il montre que la loi de Dieu ne réclame pas seulement que l'on se conforme extérieurement à ces préceptes, mais qu'elle exige une obéissance qui vient du cœur.

16. Qu'enseigne-t-il par là?

17. Quelle instruction donne-t-il à l'égard de la prière et du jeûne?

18. Que dit-il à l'égard des trésors amassés et sur quoi donne-t-il de nouveaux avertissements?

19. A quoi exhorte-t-il alors?

20. Comment les faux prophètes peuvent-ils être reconnus?

21. Comment distingue-t-on les bons des méchants?

22. Quel avertissement donne-t-il aux hypocrites? Mat. 7 : 21.

23. Que dit-il que plusieurs lui diront au grand jour, où les hommes seront appelés à rendre compte de leurs actions? Vers. 22.

24. Quelle réponse recevront-ils?

25. A qui Christ compare-t-il ceux qui écoutent ses paroles et les mettent en pratique? Vers. 24, 25.

26. A qui compare-t-il ceux qui écoutent ses paroles et ne les mettent pas en pratique?

27. Pourquoi le peuple était-il étonné de l'enseignement de Christ?

LEÇON XXX.

LA GUÉRISON DU SERVITEUR DU CENTENIER ET LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAIN.

1. QUE fit Jésus lorsqu'il eut achevé tous ses discours devant le peuple? Mat. 8 : 1 ; Luc. 7 : 1.

2. Par qui fut-il suivit?

3. Dans quelle ville entra-t-il?

4. Qui est-ce qui vint le trouver là?

5. Dans quel but était-il venu?

6. Qui les avait envoyés?

7. Que dirent-ils de l'homme qui avait fait cette requête?

8. Jésus accéda-t-il à leur demande?

9. Lorsqu'ils furent près de la maison, qui rencontrèrent-ils?

10. Quel message ses amis vinrent-ils apporter à Jésus de la part du centenier? Luc 7 : 3, 4.

11. Pourquoi le centenier avait-il envoyé des anciens des Juifs à Jésus, au lieu d'y aller lui-même?

12. Comment le centenier exprime-t-il sa foi au pouvoir que Jésus avait de guérir son serviteur sans venir en sa présence?

13. Lorsque Jésus eut entendu ces choses, que dit-il au peuple qui le suivait?

14. Récitez Mat. 8 : 11.

15. Qui pense-t-on être représenté par les enfants du royaume mentionnés au vers. 12?

16. Quel doit être leur sort?

17. Lorsque ceux qui avaient été envoyés revinrent dans la maison du centenier, dans quelle condition trouvèrent-ils le malade?

18. Dans quelle ville notre Seigneur alla-t-il tout de suite après ces choses? Luc 7 : 11.

19. Qui alla avec lui?

20. Quelle procession rencontra-t-il, comme il approchait de la porte de la ville?

21. Comment notre Seigneur fut-il affecté par cette scène?

22. Que dit-il à la veuve en deuil?

23. Que fit-il lorsqu'il approcha de la bière où le corps était couché.

24. Décrivez le miracle qui fut alors accompli.

25. Comment le peuple fut-il alors affecté par la preuve évidente de la divinité de Christ?

26. Que dirent-ils et que firent-ils?

27. Comment ce miracle répandit-il sa réputation?

28. Où était Jean-Baptiste dans ce moment-là? Mat. 11 : 2.

29. Comment entendit-il parler des œuvres merveilleuses de Christ? Luc 7 : 18.

30. Quelle commission Jean donna-t-il à ses disciples?

31. Pendant qu'ils étaient avec Christ, attendant une réponse, quels miracles virent-ils accomplir? Luc 7 : 21.

32. Après qu'ils eurent été témoins de ces choses, quel message Jésus leur donna-t-il pour Jean?

33. Quelle bénédiction fut prononcée à la fin de ce message?

G.-H. BELL.

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), NOVEMBRE 1882.

SOMMAIRE.

PAGE

Articles Variés.—Histoire de Mahomet le Faux Proph. 65
Exemple de Tact 66
Tremblements de Terre—L'Abîme Embrasé—La Dernière Convulsion 66, 67
Croître dans la Grâce 67
UNE CONVERSATION concernant la DESTINÉE DE L'HOMME—Le Feu qui ne s'éteint point 69
Objet de Matthieu XXIV. 70
La Pureté 78
Tempérance.—L'Alcoolisme 70
Véritable Histoire de deux Garçons 71
Articles des Rédacteurs.—Le Bon Samaritain . . 72
Remarques sur Zacharie 5 : 1—4. 72
Pensées Critiques et Pratiques sur le Livre de Daniel—Explication du Chapitre XI, 13-17—Une Prophétie Littérale 73
L'Epître aux Galates—(Conversation) 75
Egypte 76
Réponse à Monsieur A. D. 80
Digne d'Imitation 80
A la Jeunesse.—ALEXANDRE LE GRAND.—Sa Fin. . 77
Correspondance.—Europe Septentrionale . . . 78
Extraits de Lettres—Naples 79
École du Sabbat.—Leçons sur l'Histoire du N.-T. . 79
Notes.—Avis—La Conférence Générale—A un «Lecteur Attentif»—Mort du Pasteur Junod—Noël—L'Age du Monde--«La Virtu da Alto»--M. le Dr. Ribton. . 80

RÉPONSE A MONSIEUR A. D.

NOUS employons les paroles de Christ dans Matthieu 16 : 3, pour titre de notre journal. Nous entendons par là ce que nous croyons que Christ a voulu dire par ces paroles, savoir que l'accomplissement des prophéties indique l'âge du monde où nous sommes arrivés. Ainsi, suivant Dan. 2, il devait y avoir quatre royaumes universels : de Babylone, de Perse, de Grèce et de Rome. Le quatrième royaume devait être divisé en dix, dont quelques-uns seraient forts comme le fer, et d'autres faibles comme la terre. Pourtant les forts ne devaient pas soumettre d'une manière permanente les faibles. Après avoir duré pendant un certain temps, le royaume de Dieu devait être établi par la destruction de tous ces royaumes et devait durer éternellement. Nous pensons que cet événement doit être très-proche.

Dans Dan. 7, nous avons de nouveau les mêmes quatre royaumes universels, et aussi la division du quatrième royaume en dix parties, comme auparavant. Alors, parmi les dix royaumes, il s'élèverait un prêtre-roi qui prononcerait des paroles contre Dieu, qui persécuterait le peuple de Dieu et qui dominerait pendant 1260 jours prophétiques ou années. Alors il perdrait sa domination et on verrait s'établir le Jugement et le royaume de Dieu. C'est une prophétie exacte du souverain pontife qui s'éleva au pouvoir immédiatement après l'établissement des dix royaumes, et régna pendant cette longue période mais a maintenant perdu ce pouvoir. Suivant cette prophétie, nous devons être très près du jour du Jugement. Nous vous renvoyons à nos traités qui vous donneront une explication plus détaillée des signes des temps.

Le mot Adventiste signifie croyant à l'avénement de Christ.—La société des Adventistes est l'association par laquelle ils soutiennent leur œuvre.—Le septième jour est le dernier et non le premier jour de la semaine.

AVIS.—Nos abonnés trouveront la date exacte du paiement de leur abonnement, imprimée avec leur adresse. Ceux qui nous doivent et ceux dont l'abonnement est expiré nous favoriseront beaucoup, s'ils veulent renouveler leur abonnement. Si quelqu'un de nos abonnés perdait un numéro de notre journal, par la faute de la poste, ou si un numéro arrivait en mauvais état, nous renverrons ce numéro, si l'on joint à la demande un timbre-poste pour l'affranchissement.

☛ A UN «*Lecteur Attentif*».—Il sera répondu à vos questions dans notre prochain numéro.

La Conférence Générale des Adventistes du Septième jour d'Amérique aura lieu à Rome, Etat de New-York, depuis le 7 décembre, pour la transaction des affaires de l'année.

DIGNE D'IMITATION.

PLUSIEURS de nos frères ne Suisse, se sont efforcés de nous aider dans la circulation des SIGNES DES TEMPS. Ils ont eu la pensée de faire insérer un avertissement convenable dans plusieurs journaux du pays, expliquant la nature et le but des SIGNES, et offrant de l'envoyer gratuitement pendant quatre mois à toute personne qui le demanderait, en s'adressant soit à eux-mêmes, soit à notre bureau à Bâle.

Voici l'avis qu'ils ont fait insérer:—

Les Signes des Temps

JOURNAL RELIGIEUX, MENSUEL

PUBLIÉ PAR LA

Société des Adventistes du 7me Jour.

Ce Journal traite les Sujets suivants :—

ACCOMPLISSEMENT des Prophéties nous amenant à la Fin des Temps.—Il enseigne l'Obéissance aux Commandements de Dieu et la Foi en Christ.—Second Avénement de Christ et Phénomènes précédant sa Venue.—Nature de l'Homme et sa Destinée Finale.—Jugement.—Vie à Venir.—Histoire Ancienne au Point de Vue Biblique.—Tempérance.—Il cherche à Corriger les Dogmes et les Erreurs introduits par l'Eglise Romaine dans le Christianisme, et à rétablir les enseignements Bibliques.

Ce Journal sera envoyé **gratuitement** pendant 4 mois à toute personne qui en fera la demande.

☛ S'ADRESSER :—

Bureau des SIGNES DES TEMPS,

BALE, (Suisse).

Si quelques-uns de nos amis à l'étranger, jugeaient convenable de faire insérer un tel avis dans un journal quelconque, nous fournirions gratuitement les numéros des SIGNES qui seraient demandés.

PASTEUR JUNOD.—Nous sommes peinés d'apprendre la mort de M. le pasteur Junod, décédé à Neuchâtel le 28 octobre. Nous témoignons notre sympathie à la famille affligée.

NOEL.—Le jour de la naissance du Seigneur n'est pas connu, mais par un consentement général, le 25 décembre est mis à part pour la célébration de cet événement. Ceci est une bonne chose, si nous pensons au caractère sacré de l'événement qui est célébré. Ce peut bien être un jour de joie et de solennelles actions de grâces, mais non un jour de folles légèretés, de gloutonnerie et d'ivresse. Il est bon de se souvenir en ce jour de ses amis en leur faisant des présents utiles, mais pas trop coûteux. Mais nous ne devons point prodiguer l'argent en dons inutiles et extravagants. Il y a trop de personnes dans la gêne autour de nous, pour nous permettre de prodiguer quoi que ce soit. Si nous voulons honorer la naissance de Christ, imitons son exemple en secourant ceux qui sont affligés, même s'il nous faut renoncer à nous-mêmes, et aidons à propager l'œuvre de l'Evangile pour laquelle Christ a donné sa vie.

L'Age du Monde.—Rapport sur le Concours ouvert en 1882 par la direction du journal *Lumière et Liberté* à propos de trois questions de chronologie se rapportant à l'humanité. Prix 60 centimes, en vente à Genève, au bureau du journal *Lumière et Liberté*, rue des Pâquis 8, et chez les principaux libraires.

Les trois questions sont les suivantes: 1. Quel est l'âge de l'humanité, d'après la généalogie Adamique? 2. A quel moment le plus exact correspond l'année 1882 en rapport au septième jour ou à la septième période cosmogonique? 3. Quel peut être le sens le plus vraisemblable du chiffre 666 indiqué au chapitre 13, vers. 18 de l'Apocalypse, à propos de la bête, et quelle est, en rapport avec l'ère chrétienne, la date ou l'époque représentée par ce nombre 666?

Nous espérons parler plus tard de ce travail.

La Virtu da Alto *ovvero il segreto del successo nella vita cristiana e nel lavoro cristiano, per D. L. Moody, versione dall' inglese di Francesco Sciarelli.—Roma, tipografia Alberto Chiera, 1882.*

Tout ce que M. Moody écrit est instructif. Ce traité explique le secret des succès de la vie et de l'œuvre du chrétien. Toutes les personnes qui lisent l'Italien y trouveront de l'instruction.

M. le Dr. Ribton.—Deux des hommes qui ont été à la tête du massacre dont le Dr. Ribton et d'autres ont été les victimes le 11 juin 1882, ont été jugés et pendus à Alexandrie. Cette terrible punition ne peut rendre les époux et les pères aux familles en deuil. Nous avons espéré que le gouvernement anglais obligerait les parties coupables à payer un dédommagement à Mme Ribton et aux autres personnes dont les propriétés ont été détruites; mais jusqu'à présent, Mme Ribton n'a rien reçu. Sa santé est faible et jusqu'à aujourd'hui, elle s'est trouvée dans des circonstances difficiles. Nous lui enverrons les dons qu'on voudra bien nous remettre en sa faveur. N'oublions pas les veuves et les orphelins.

Reçu pour Mme Vve. Ribton J-N. Andrews fr. 25

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIETÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:—

1.	**Le Règne Millénaire.** (*†)	16 pages	10 cts.
2.	**Le Second Avénement;** (*) Objet et Proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu.	32 pages	20 cts.
3.	**Les Deux Trônes,** (*) représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire.	32 pages	20 cts.
4.	**Le Jugement,** (*) Ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité.	16 pages	10 cts.
5.	**Le Sanctuaire de la Bible.** (*†)	20 pages	15 cts.
6.	**Quel Jour Observez-vous et Pourquoi?** (*)	8 pages	5 cts.
7.	**Explication de Matthieu XXIV,** Ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. (Avec couverture)	56 pages	50 cts.
8.	**Le Sabbat de la Bible.** (†)	32 pages	20 cts.
9.	**Le Premier Message d'Apocalypse.** (†)	16 pages	10 cts.
10.	**Le Second « «**	16 pages	10 cts.
11.	**Le Troisième « «**	32 pages	20 cts.
12.	**Perpétuité des Dix Commandements.**	40 pages	25 cts.
13.	**Les Souffrances de Christ.** (*)	32 pages	20 cts.
14.	**Les Deux Lois.** (*†)	16 pages	10 cts.
15.	**La Loi et l'Evangile**	16 pages	10 cts.
16.	**Le Sabbat dans la Prophétie**	32 pages	20 cts.
17.	**La Vérité Présente.** (*)	24 pages	15 cts.
18.	**L'Esprit de Prophétie.** (*)	16 pages	10 cts.
19.	**Le Mémorial du Créateur**	16 pages	10 cts.
20.	**Le Salut par Christ**	16 pages	10 cts.
21.	**Christ dans l'Ancien Testament.**	16 pages	10 cts.
22.	**Pouvons-nous Savoir?** (*†)	8 pages	5 cts.
23.	**L'Avénement de Christ,** sa Nature et la Purification du Sanctuaire	48 pages	30 cts.
24.	**Le Septième Jour**	8 pages	5 cts.
25.	**La Fin est-elle Proche?** (*)	8 pages	5 cts.
26.	**Le Sabbat de l'Eternel.** (*†)	16 pages	10 cts.
27.	**L'Homme est-il Immortel?** (*†)	8 pages	5 cts.
28.	**Le Serpent d'Airain,** ou le Salut par Christ	16 pages	10 cts.
29.	**La Septième Partie du Temps,** etc.	32 pages	20 cts.

Les traités marqués d'un **astérisque** (*) sont aussi imprimés en **allemand**, et ceux qui sont marqués d'une **croix** (†) sont imprimés en **italien**.

☛ **Adresser** (franco): M. J.-N. ANDREWS, Bureau des **Signes des Temps**, Bâle (Suisse.)